

TRAVAILLER DANS L'AVENIR

A l'occasion de l'exposition *Villes ardentes. Art, travail, révolte de 1870 à 1914*, le musée des Beaux-Arts de Caen propose une carte blanche aux étudiants du master Métiers de la culture et du livre, de l'université de Caen. Au sein d'un atelier d'écriture, encadré par Belinda Cannone, six étudiant.e.s se saisissent du thème du travail, en imaginant des futurs et entrent en résistance.

MO

Mélanie Barsky

LES LUNAIRES

Lucie DELAPIERRE

PROGRAMME : *HUMAIN*

Claire GÖLLER

ENSEMBLE

Méline HAUCHECORNE

METAMORPHIA

Julia MAUROUARD

PAPIER PLUME

Aubéri SANSON

MO

Mélanie BARSKY

-I-

Je suis en retard je suis en retard je suis en retard. *Mo est un fainéant*. Il suffit de passer sur le ptit dèj et je vais arriver à l'heure. La musique du matin a cessé depuis au moins deux minutes et je suis toujours là. Dans l'allée, les silhouettes des autres sont déjà prêtes à tourner au coin. Si je cours l'alarme va sonner et je serai privé de déjeuner. Ce serait bête de sauter deux repas de suite. Si je presse le pas sans trop accélérer, ça va aller. Ça me démange quand même dans les mollets de courir un bon coup. Technique de calme : penser aux *catbars*. M'i me l'a appris et j'ai bien écouté. Je choisis Hélé la Grande évidemment. Je l'ai vue hier soir encore à la télé. C'est la femme la plus rapide du monde. Elle touche à peine le sol, elle peut courir longtemps comme ça, des dizaines de minutes à voler au-dessus du stade. Je n'ai jamais été dans un stade, mais je suppose que le sol doit un peu rebondir, sinon c'est pas possible. Enfin j'en sais rien, j'ai jamais eu le droit de courir moi. C'est dangereux pour l'Équilibre. L'Autorité a besoin de calme pour fonctionner, et de toutes nos forces aussi. Alors il ne faut pas se fatiguer à courir pour rien. Si on respecte le rythme fixé, il n'y a pas de raison de courir de toute façon – heureusement qu'il y a la musique pour fixer le rythme. Hélé, elle, elle a le droit de courir. Un jour j'ai demandé pourquoi et M'i m'a répondu que sa course à elle, c'était bon pour l'Autorité. Même que c'est l'Autorité qui lui avait donné ce pouvoir de courir si vite, parce qu'elle savait que ce serait bon pour Elle. Mais ça, j'ai pas trop compris. Je comprenais pas toujours ce que me disait M'i si je dois être honnête. J'aimerais bien qu'elle me raconte encore des choses. Mais ce n'est pas possible parce que je ne suis plus dans sa case maintenant, alors je ne la vois plus. Je suis un grand et les grands ne dorment pas dans la case de leurs M'i, et ils ont leur propre télé. Moi ça me dérangeait pas trop de partager celle de M'i, parce qu'elle aimait Hélé autant que moi.

Je rentre juste avant que la grille de l'Affaire se ferme. J'ai eu peur. Ceux qui arrivent après la fermeture de la grille, ils sont considérés comme des abandonnants de poste et ça, c'est un crime à l'Autorité. Le pire de tous. Les Cabeux viennent les chercher il paraît, et on ne les revoit jamais. J'ai jamais vu de Cabeux, mais je suis sûr qu'ils mordent. Tout ce qui est méchant mord. Les bêtes à l'Affaire parfois elles mordent avant d'être abattues. Je les entends râler depuis l'entrée. Si elles sont déjà

sur le tapis, il faut que je m'active. Le Représentant me regarde d'un drôle d'air. *Mo est un fainéant* ses yeux disent. Je voudrais bien lui sourire mais je ne peux pas aujourd'hui ça fait trop mal. Je n'aime pas les séances de Distribution de l'Autorité. Les Surveillants ça les fait rire mais je ne comprends pas trop pourquoi. Moi après je ne peux plus sourire comme il faut et le Représentant n'aime pas ça. C'est pas bon pour l'Équilibre de l'Autorité si on ne sourit pas en travaillant. Après, les yeux du Représentant ils disent *Mo est un fainéant*.

À mon poste c'est difficile parce que ça sent vraiment pas bon. Je n'aime pas trop le sang, mais à l'Atelier il y en a partout. Mon poste à moi, c'est la Touille. Il faut prendre la grande perche en métal et touiller la grande cuve. C'est lourd. Dedans, il y a plein de choses, ça dépend des jours, mais toujours il y a des bouts de bêtes. Les bouts de bêtes ils arrivent sur des grands tapis roulants et ils tombent dans la cuve. J'aime pas trop quand ça éclabousse. Souvent c'est que les bouts de bêtes sont trop gros, parfois même il y a une bête entière qui tombe. *Mo est un fainéant*, ses yeux disent avant qu'elle tombe dans la cuve. Une fois, il y en a une plus petite que les autres, c'est sûrement pour ça qu'elle était restée entière, elle a essayé de me mordre quand je passais juste à côté du tapis. Quand elles arrivent entières comme ça j'essaie de les assommer avec ma perche pour pas qu'elles se voient tomber dans les bouts des autres mais celle-là elle m'a franchement énervé alors je l'ai laissé se regarder se noyer. Tout ce qui est méchant mord, je dis toujours.

Ce qui me fait penser à Mu. Mu c'est le plus grand de nous tous les juste assez grands pour plus être avec leurs M'i. Il s'occupe du filtre, en bas de la cuve de la Touille. Il doit décoincer les gros bouts qu'ont pas fondu pendant la touille et qui bouchent les grilles du filtre. C'est encore plus dur que ce que je fais, c'est parce qu'il est puni qu'il est là. Avant il travaillait à la Touille avec moi, mais il a sauté dans la cuve. Je sais pas trop pourquoi il a fait ça. Et puis, s'il m'avait demandé, je l'aurai assommé avant au moins. Mais il devait en avoir marre d'être assommé, sa Distribution de l'Autorité de la veille lui avait laissé plein de traces noires partout. Toujours est-il qu'un surveillant l'a vu, il a fallu arrêter la cuve pour le repêcher et ça, c'est très très grave. Il a perturbé l'Équilibre de l'Autorité. Mu est méchant d'avoir perturbé l'Équilibre comme ça. Donc je suis sûr qu'il mord. Quand il y a de trop gros morceaux et qu'il s'écorche les doigts dans la grille, je l'entends grogner en bas. Je suis sûr qu'il mord autant que les bêtes.

-II-

Le Représentant n'est pas là ce matin. C'est très étrange parce qu'à sa place il y a des Surveillants. Cinq Surveillants habillés en noir et pas en bleu marine. Cinq

Surveillants, c'est plus que pour une Distribution. Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'ils viennent vers moi et que le plus petit m'en colle une comme j'ai rarement pris. M'i disait qu'il faut jamais pleurer ni demander pourquoi. Quand je me relève pour aller à la Touille, le Représentant arrive. Il parle de Mu, Mu qu'est parti. Je comprends pas trop, il est retourné avec sa M'i ? Il m'en colle une autre mais ça m'aide pas. Mu qu'est parti je comprends pas. Mu qu'est parti mais parti où ? C'est ça qu'il me demande. Mais où on peut être parti, si on n'est ni dans sa case ni à l'Affaire ? Je comprends pas mais ça n'a plus trop d'importance puisque le petit m'en colle une si forte que je vois tout noir.

Ça sent plus mauvais qu'à l'Atelier ici. Il fait presque noir, il y a qu'une toute petite lumière qui passe par une lucarne en haut. Le mur, on dirait qu'il est fait avec des restes de Touille. Ça goutte par terre. J'ai mal au visage. Il y a un petit corps de l'autre côté de la pièce. Un petit corps qui se redresse. C'est une M'i on dirait.

– Ça va ?

Elle a une voix plus grave que celle de ma M'i à moi. On dirait qu'elle a avalé une fourchette.

– Hé, ça va ? Tu peux parler ?

Je n'ai jamais vu d'autre M'i avant. Peut-être qu'ils m'en ont donné une autre ? C'est étrange, je croyais qu'une fois qu'on était retiré, c'était fini les M'i.

– Je m'appelle Gy. J'suis ici depuis un mois. Toi depuis hier soir. Mais t'avais pas bougé avant. Tu sais parler ?

En plus ici il n'y a pas de télé. Technique de calme. Ça ne marche pas. Hélé la Grande se cogne contre les murs en Touille.

– Avant je travaillais à la Confection. Ils m'ont mise ici parce que j'ai mis un mot dans la doublure d'une chemise rouge. J'avais écrit mon nom. Je les trouvais tellement belles mes chemises. Je me suis dit qu'en laissant mon nom, on verrait que j'étais douée. Qu'on me confierait peut-être les robes blanches. Ils m'ont fait comme à toi, et puis ils m'ont mise là. J'ai raté le travail parce que j'étais ici. Abandonnante de poste, c'est ce qu'ils ont dit. C'est pas de ma faute, c'est eux qui m'ont mise là. Mais je ne suis pas allée travailler. J'suis condamnée maintenant.

Technique de calme. Hélé s'assomme contre le mur d'en face.

– Hé, tu sais parler ?

Hélé rampe vers moi. Elle s'agrippe à mon mollet. Elle a du sang partout. Quand elle lève la tête, elle a un regard de bête qui se regarde se noyer. Hélé mord.

– Hé, petit, qu'est-ce que t'as ? Déconne pas, personne va venir t'aider ici.

Ici la nourriture c'est comme de la Touille pas touillée. C'est raccord avec les murs. Gy mange toujours toute sa part, et souvent la mienne. Moi je peux pas. La nourriture arrive par une trappe dans la porte. On voit jamais rien. Ni main, ni vêtement, rien. On entend même pas de pas qui vient ou qui repart.

Gy est très bizarre. Elle n'arrête pas de parler, mais la plupart du temps je comprends rien. Je n'ai aucune idée de ce qu'est une chemise. Ses histoires de chemises et de robes, elle ne parle que de ça. Elle dit que ça ressemble aux tuniques qu'on a nous, mais en mieux. J'ai jamais vu personne avec une tunique en mieux. En même temps, quand je lui parle des *fourrés-touillés*, les petits pâtés qu'on fait à l'Atelier, elle comprend rien non plus. Déjà, je savais même pas qu'il y avait d'autres Ateliers, et elle non plus. Le truc qui cloche, c'est que si moi j'ai jamais vu une chemise, et qu'elle elle a jamais mangé de *fourrés-touillés*, ça va où tout ça ? Nous, on les mange pas nos petits pâtés, et Gy, elle a une tunique marron comme moi. Gy dit qu'elle sait pas non plus.

– Gy, pourquoi t'es pas une M'i ? Tu ressembles à une M'i.

– J'suis une M'i. Enfin, j'étais. J'ai eu une fille et un garçon, tous les deux en même temps. Ils m'ont laissé que la fille. Elle s'appelle Gu. Le garçon je sais pas. Ils disaient que deux petits ne doivent pas grandir ensemble. Quand Gu m'a été retirée, à 13 ans, pour devenir M'i, ils m'en ont mis un autre dans le ventre. Un petit Gou. Il m'a été retiré l'année dernière. Ils retirent toujours les garçons avant les filles. Trois ans de moins, c'est dur quand même. Et toi ?

– J'ai été retiré il y a un an.

– Et elle te manque ta M'i ?

– J'aimais bien quand elle me racontait des choses. Mais non, elle me manque pas. C'est une M'i, c'est normal. J'suis trop grand pour rester avec ma M'i.

Souvent Gy pleure. Surtout la nuit. Elle pleure sans s'arrêter pendant des heures. Elle m'énerve quand elle fait ça. Moi ma M'i elle pleurait pas.

-IV-

Le pire ici c'est le temps. Le temps est long. Et puis il n'y a pas de musique. Qu'est-ce qu'on fait quand il n'y a pas de musique ?

Je compte les gouttes. Les gouttes qui tombent du mur, un et deux et trois et quatre et je vais jamais bien loin parce que Gy parle tout le temps. Je recommence quand elle a fini. Et deux cent trois et deux cent quatre et deux cent cinq et Gy ne parle plus beaucoup en ce moment. Les gouttes tombent de plus en plus lentement non ? Je recommence et la porte s'ouvre. La porte s'ouvre ? Il n'y a pas de lumière

qui rentre, mais un corps qui tombe et la porte se referme. Le corps essaie de se relever, tombe et crache ce qui ressemble à du sang. On dirait une petite bête avant la cuve. Gy parle. Je vais pas pouvoir recommencer à compter.

– Hé petit, ça va ?

La petite bête crache et râle mais ne répond pas.

– Petit comment tu t'appelles ?

La petite bête crache encore et puis :

– Mu.

Là c'est moi qui crache.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Mo ? Mo c'est toi ?

Je me suis jeté sur lui et Gy a crié et Mu s'est mis en boule et j'ai vu tout noir. Elle frappe fort Gy.

-V-

– C'est très beau là-bas. Il y a des allées mais pas pareilles que chez nous. Il y a pleins d'arbres. J'avais jamais vu un arbre de près. Ça sent bon. Ça fait éternuer aussi. Dans les allées il y a des petits et des grands comme moi, mais ils font comme les petits. Ils tapent dans des balles rondes, comme à la télé. Et ils courent. Je te jure Gy, ils courent au milieu des allées. Et avec eux, il y a des petites M'i, mais qui n'ont pas l'air d'être M'i.

– Des petites filles, Mu, ce sont des petites filles.

– Ça existe ? Les M'i, ça naît pas M'i ?

– Non. D'ailleurs, on ne choisit pas d'être une M'i tu sais. Enfin moi, j'ai pas choisi.

– Choisir ?

– Laisse tomber, petit. Continue.

– Alors les petits et les petites ont comme des tuniques, mais en mieux. Blanches. C'est joli.

– Des robes et des chemises. Avec des boutons ?

– Oui des boutons, comme sur les uniformes des Surveillants. D'ailleurs il n'y a pas de Surveillants là-bas. Il y a des grands, pleins de grands habillés en blanc, avec des tuniques à boutons.

– Des chemises et des robes.

– Avec des chemises et des robes et parfois ils jouent à la balle avec les petits. Ou alors ils sont assis, il y a des tables dehors, et des grandes pièces avec pleins de

vitres avec encore des tables dedans. Et ils mangent des *fourrés-touillés*, des ronds verts et rouges et d'autres choses qui font crac sous les dents. J'avais jamais vu ça.

– Et ils n'ont pas d'Atelier ?

– J'en ai pas vu.

J'ai beau rien dire depuis que Gy m'a assommé, j'écoute tout ce qu'ils disent. Je savais que Mu était méchant. Il dit plein de mensonges pour perturber l'Équilibre. Comme s'il en avait pas assez fait. Quand je retournerai au travail, je le dirai au Représentant. Moi aussi je peux mordre autant que les bêtes.

-VI-

Les Cabeux sont venus ce matin et nous ont bandé les yeux. On a marché, pas très longtemps. Je sentais le souffle de Gy dans mon dos, et Mu râlait devant. On a monté quelques marches et ils nous ont attaché les mains dans le dos sur des poteaux. Quand ils m'ont enlevé le bandeau, il y avait beaucoup de soleil, je n'ai pas vu tout de suite.

Devant moi il y a une grande place ronde, et pleins de grands et de petits – et de petites ! – nous regardent, nous sur l'estrade. Il y a des Cabeux partout autour de nous. Les gens sourient. Ils sont beaux, tout en blanc dans leurs tuniques en mieux avec des boutons. Autour de la place, il y a des grandes cases, comme empilées les unes sur les autres. Il y a des tables dehors, avec des fleurs dessus. Il y a des fleurs par terre aussi, beaucoup, dans des petits ronds de pierre. Et dans les allées qui partent de la place, il y a des arbres. C'est vrai qu'ici ça sent bon.

– Mes chers amis, nous voici réunis aujourd'hui, comme souvent, pour faire régner l'Ordre. Ces trois individus ont perturbé l'Équilibre de notre bien-aimée Autorité. Par conséquent, il nous faut ici et démocratiquement décider d'un verdict. Qu'en pensez-vous ?

Tous les gens si beaux en blanc rient et crient : La mort, la mort, la mort ! Et ils rient encore.

J'ai peur. Mu me regarde, comme s'il voulait que je comprenne quelque chose.

– La mort, la mort, la mort !

– Mes chers amis, paix pour l'Autorité !

Lui aussi il rit. Les Cabeux nous remettent les bandeaux sur les yeux. C'est vrai que ça sent bon ici.

LES LUNAIRES

Lucie DELAPIERRE

« Pause terminée, tout le monde reprend son poste et rapidement ! »

Les trente minutes réglementaires pour se nourrir sont terminées. On se lève, on se dirige vers notre mission de l'après-midi, on se remet à travailler. On est toujours ensemble, on s'aide mais on ne se connaît pas si bien que ça. Les règles sont strictes :

N° 1 : pas de conversation pendant le temps de travail.

N° 2 : pas d'accompagnement sonore pendant le temps de travail.

N° 3 : pas de regroupement spontané pendant la pause du midi.

Le gouvernement nous encourage à travailler ensemble pour le bien commun, pour une vie meilleure, mais personne ne comprend ce que ce mot, « ensemble », signifie.

« Mais tu vas te remettre à bosser espèce de feignant ! » Coup de fouet. « Ça t'apprendra à rêvasser ! » Coup de fouet. « Fils de patron... » Crachat.

D'un revers de main, les restes de bave s'effacent. Les morceaux de bois avancent, reculent, passent au-dessus, manquent de tomber, sont rattrapés de justesse puis empilés, assemblés, vissés, regroupés, pour former un tout. Tandis que les animés se déchirent, l'inanimé s'assemble. Les valeurs prônées par le gouvernement ne touchent ni les partis politiques, ni les corps de métier, encore moins les intériorités. Elles survolent la masse. On ne sait plus ce qu'est une communauté unie. On oublie le collectif. On s'est perdu depuis de nombreuses années.

« Journée terminée, venez chercher vos salaires. »

On arrête tous notre tâche, on se dirige vers les tables des comptables, on attend notre tour pour récupérer l'argent, puis on s'en va. Une journée comme les autres.

Les horaires sont simples : au lever du soleil, on est au travail, au coucher du soleil, on part du travail. Les hivers et les étés sont rudes, les températures extrêmes. On commence le boulot à quinze ans. Les plus faibles meurent à seize, les plus robustes restent jusqu'à cent ans. « Une question de famille », nous disent les anciens. La famille, parlons-en. Ce mot-là n'a plus le même sens qu'il y a quelques décennies. On vit dans la même maison, on partage le même quotidien mais dans quel but ? Des règles au sein du foyer sont aussi établies. Les discussions sont choisies par le gouvernement. Interdiction de parler de politique, de sciences et, surtout, ne jamais évoquer ce que nos ancêtres appelaient l'*art*. Les textes de lois ne veulent plus rien dire aux yeux de la population. Il ne viendrait à l'idée de personne d'en parler puisque nul n'y connaît rien. C'est maman qui explique les mots, même papa ne les comprend pas.

On est très peu à avoir des connaissances. Et si on sait, on doit se taire. Maman dit que ce serait trop dangereux de parler en dehors de la maison de ce que l'on a appris avec elle. Elle dit : « Échangez discrètement entre frères et sœurs si vous le souhaitez mais vous ne devez absolument pas en discuter avec les autres. On ne sait jamais sur qui l'on peut tomber ». Nous nous sommes souvent demandé, dans la fratrie, qui était ce « on ». Il semble tous nous réunir mais il nous fait peur. Et si c'était d'être tous ensemble, chaque seconde qui passe, le véritable danger ? On travaille, on a notre famille, on n'a pas le droit de se retrouver seul plus d'une demi-heure. On n'a pas le droit d'être soi-même.

Voilà ce qu'il reste des civilisations passées. Bienvenus dans mon monde.

Je m'appelle Diego, j'ai bientôt dix-huit ans et je vais devenir un résistant.

Il fait déjà nuit noire lorsque je vais rejoindre mon coin de chambre. Le gouvernement impose aux parents de nous mettre deux par pièce, ni plus ni moins. Nous avons une petite maison malgré la place confortable de mon père à son travail et maman a décidé de nous mettre ensemble tous les cinq. La pièce fait tout un étage et nos espaces sont séparés par des rideaux. La chance est souvent de notre côté et les « chercheurs » ne font jamais de fouille chez nous. Une fois par mois, des hommes vont dans des maisons au hasard pour recenser le nombre de livres et les titres de ces livres. Certains sont formellement interdits, d'autres sont tolérés mais sur une période donnée, rares sont les livres que nous pouvons garder toute une vie. Les peines encourues en cas de non-respect des lois vont de simples amendes à des peines d'emprisonnement. Il paraît qu'un membre de la famille de maman a déjà été condamné à la prison à perpétuité à cause d'un « écrit indéterminé », mais maman n'a jamais parlé de cette histoire. Nous ne connaissons pas sa famille.

Depuis quelques mois, les fouilles s'accroissent, un nouveau roman qui n'apparaît dans aucune base de données a surgi dans une famille connue pour s'opposer souvent aux règles du gouvernement. L'auteur n'est pas mentionné et le contenu n'a pas été divulgué, mais ceux qui l'ont lu disent à leur procès qu'ils préféreraient aller en prison toute leur vie que de renier et d'oublier une seule phrase, un seul mot de « l'œuvre ». Ce mot, *œuvre*, je n'en ai compris le sens qu'il y a peu. Papa parle toujours de main-d'œuvre, moi je pensais que ce n'était que ça : du bétail pour construire. Mais là, il s'agit d'une œuvre, une œuvre... d'art. J'aimerais tant dire que j'ai lu une œuvre, touché une œuvre, vu une œuvre une fois dans ma vie.

Le gouvernement est de plus en plus inquiet. Ils savent, les dirigeants, qu'un groupe de résistants, les lunaires, s'est établi depuis quelques années. Ils le traquent et veulent l'éradiquer. Malheureusement pour eux et heureusement pour moi, les lunaires sont réputés pour leur agilité d'esprit et leur sens inné pour se dissimuler et se fondre dans la masse. Ils vivent parmi nous, ils sont actifs dans notre société le jour et agissent et créent la nuit. Les rumeurs disent que tous les cinq ans ils recrutent de nouveaux résistants. Comment cela s'organise, je ne sais pas vraiment. Tout ce que j'ai entendu dire, c'est qu'ils savent qui ils doivent recruter et chaque recrue est choisie méticuleusement.

22 heures, couvre-feu. Impossible de le dépasser. Les lumières doivent être éteintes et tous les moins de dix-huit ans au lit. Les majeurs sont autorisés à veiller jusqu'à 23 heures maximum. Une seule raison justifie de contrevenir à cette règle, la santé. Si les gardes voient quelqu'un sans vraie raison dehors, ils ont le droit de le mettre en garde à vue. Et qui dit garde à vue dit une journée de travail en moins, donc pas de salaire et des ressources manquantes pour la famille. On vit déjà tous avec pas grand-chose, si un majeur ne donne pas sa part de salaire, il met en péril le bien-être de toute sa maison.

Je me glisse sous les draps, harassé par ma journée. Le brouhaha du chantier et le silence des travailleurs est fatiguant et angoissant. Les premières nuits, je pensais que j'y étais encore et je faisais les mêmes gestes que durant le jour. Je ne pouvais m'empêcher d'y penser encore et toujours. Depuis un an, je ne fais plus les mêmes cauchemars, quelquefois j'arrive à rêver. Pour mes seize ans, maman m'a donné un carnet : « Tu devras écrire tout ce que tu penses, tout ce dont tu rêves, tout ce qui te passe par la tête pour ne jamais oublier », m'avait-elle dit. « Mais surtout, ne le montre et n'en parle à personne, ni à ton père, ni à tes frères et sœurs, ni même à moi. Ce carnet est ton secret. Cache-le mais remplis-le. » Depuis ce jour, j'écris. Elle savait que j'avais appris à lire et à écrire par moi-même. Mes longues heures dans l'annexe de la garderie m'avaient au moins permis de me cultiver.

À la maison, lorsque nous étions très jeunes, maman nous lisait des histoires en cachette. Le problème quand on est jeune, c'est qu'on parle. Il m'est arrivé une fois de poser des questions aux surveillants, de demander si moi aussi je pouvais apprendre à lire. Au lieu de me répondre, ils m'ont battu et enfermé. Les premiers temps j'avais une peur bleue de la salle dans laquelle j'étais. Puis, à force d'y aller, je prenais mes repères. Un jour, l'envie de regarder ce qui se cachait dans tous ces cartons fut trop grande. J'ouvris le premier, le deuxième, et presque tous les autres et y découvris des piles de livres. Si les coups m'ont appris au moins une chose, c'était à tenir ma langue. Chaque matin je faisais en sorte de me faire punir et chaque soir avant qu'ils viennent me chercher, je remettais tout en place. Après quelques années, je maîtrisais la lecture. Je repérais les sons que maman formulait le soir et j'essayais de les reproduire la journée. Les lettres défilaient, souvent trop vite. Un jour, elles défilèrent trop lentement à mon goût : happé par l'histoire, je ne m'étais pas rendu compte qu'enfin, je savais lire.

Le réveil est toujours dur en été. Les journées sont si longues. Sur vingt-quatre heures on peut facilement en travailler seize, avec une pause d'une demi-heure pour manger. Il paraîtrait que nous sommes bien plus forts que nos ancêtres. En 2018, les hommes avaient besoin de huit heures de sommeil pour être en pleine forme. Nous, on peut n'en dormir que quatre sans que notre force ne soit altérée. Plus on vieillit, plus on s'endurcit. À mes débuts, c'était un véritable enfer. L'année de mes quinze ans fut horrible. Celles qui ont suivi furent de moins en moins harassantes et me voilà à quelques jours de mes dix-huit ans.

La majorité ne change pas grand-chose pour les autres, mais moi je l'attends depuis longtemps. Je rêve d'intégrer la résistance. Je m'y suis préparé et je suis certain d'avoir les compétences pour les rejoindre. Ce sont eux qui contactent les nouveaux. Ceux qu'ils estiment assez doués pour les compter parmi eux. Si je ne suis pas appelé dans les jours qui suivent, alors ma chance sera anéantie.

Plus le temps d'y penser, il faut se rendre au travail. Nous descendons tous en même temps à la cuisine, nos parents sont encore à table. Nos déjeuners sont dans des sachets, prêts à emporter, comme toujours. Maman est une reine, elle s'occupe de tout à la perfection. Nous prenons en même temps de quoi manger sur le chemin pour ne pas perdre de temps inutilement et nous nous dirigeons vers le chantier en cours.

« Pause déjeuner. Traînez-pas, on n'a pas que ça à foutre ! » Le fouet claque au sol. C'est un avertissement, celui qui dit, si vous ne vous dépêchez pas, c'est sur votre dos que je vais atterrir.

On se dirige vers nos casiers pour récupérer notre repas et on s'assoit par terre, non loin de là où l'on travaille. Mon sac n'est pas bien fermé. Je l'ouvre et y découvre un mot griffonné rapidement à la main :

« Bienvenu Diego. L »

Le sang me monte à la tête, j'ai chaud, très chaud. L, qui cela peut être ? Les lunaires ? Qui a déposé ce mot dans mon sac ? Est-ce un tour que l'on me joue ? J'espère que les autres n'ont rien remarqué. Je ne connais personne qui sache écrire ici. Mais s'ils jouaient un rôle, comme je le fais ?

Chaque bouchée est un défi. Un nœud dans l'estomac, je suis incapable de me détendre. Qui a bien pu venir sur le chantier pour me glisser ce mot ? Si ce sont bien eux, vont-ils me recontacter après ? Ai-je quelque chose à faire ? Je suis perdu.

« Alors, il ne se sent pas dans son assiette le fils du patron ? » Un des surveillants du chantier s'approche de moi. Le mot est dans ma chaussure. Le tout est de faire comme si de rien était. « Il est tout pâle le futur chef. Ce serait dommage d'y passer avant de pouvoir diriger tout ce p'tit monde. » Sa main me frappe d'un grand coup dans le dos. Son rire tonitruant cache mon râle. Les autres éclatent de rire. Se moquer du fils du patron, ça, ça leur plaît ! Cela ne m'a jamais dérangé, j'ai l'habitude. Mais aujourd'hui c'est différent. Je ne suis pas en condition pour rire ou juste passer outre. « Oh, Diego, tu te ramollis là ! » Son regard croise le mien. J'ai l'impression de lire dans ses yeux qu'il sait, qu'il va me dénoncer. Et en même temps, c'est la première fois que je crois apercevoir un élan de compassion de sa part. Qu'y a-t-il ? M'a-t-il découvert ? S'il en a parlé, que va-t-il m'arriver ? Sa main gauche serre mon épaule droite. Pas méchamment, étrangement. Je sens comme un signe d'affection. De la part d'un surveillant, c'est improbable. Est-ce parce que je grandis et qu'il a peur des représailles quand je serai à la place de mon père ? Ou bien... Toute cette histoire est insensée.

« Reprise du travail, vite. » Sauvé par le gong. On se lève tous. J'arrive à lancer : « Merci Hippolyte, ça va » par-dessus mon épaule. Ses yeux me suivent jusqu'au bout du chemin. Cela doit ressembler à ça une vie de résistant. Craindre chaque regard, chaque blague. Espérons qu'avec le temps je m'y habituerai.

Le retour à la maison se fait dans le silence. Impossible de discuter avec mes frères et sœurs. Impossible d'interagir avec qui que ce soit. J'ai besoin de réfléchir. À quoi va ressembler la suite ? Enfermé dans une angoisse de plus en plus grande, je suffoque.

« Diego ? » La voix de maman m'interpelle. Je ne réponds pas mais me retourne pour lui faire face. « Ton père et moi, nous voulions savoir ce qui te ferait plaisir pour ton anniversaire. » La réponse est simple : une place chez les lunaires. Mais hors de question de craquer maintenant, même devant elle. « Rien » glissé-je. Puis je corrige, « Un repas tous ensemble », en esquissant un sourire maladroit.

« Joyeux anniversaire ! » Ils sont tous là, mes sœurs, mes frères, mon père et ma mère. Tous autour de moi. On y est. Les jours précédents ont été horribles. Je sentais comme une épée de Damoclès sur ma tête.

J'ouvre difficilement les yeux. Moi qui pensais pouvoir dormir toute la journée... Cette année mon anniversaire tombe le jour de repos du mois. Papa a prévu de nous emmener courir autour du lac pendant que maman préparera le repas. Ce soir, on sera réunis autour de la table mais contrairement à ce que j'ai appris dans les livres, il n'y aura pas de musique ou de grande fête comme dans le temps. Les cadeaux se limitent à une liste très restreinte. Les parents ont le choix entre un vêtement ou du matériel pour travailler. Moi, j'ai toujours demandé un repas amélioré, pour faire plaisir à toute la famille. Je n'ai besoin de rien d'autre.

La journée se passe sans encombre. Qu'aurait-il pu arriver de toute façon ? Si les lunaires ne m'ont pas fait signe à nouveau, c'est qu'ils ont dû changer d'avis ou que je n'ai pas fait ce qu'il fallait. La déception m'assaille. Je dis aux autres que ce doit être l'âge mais au fond de moi je sais d'où vient mon air morose.

De retour du lac, la ville semble assiégée. Les « chercheurs » sont partout, dans toutes les maisons. Au moment de rentrer chez nous, trois hommes viennent à notre rencontre : « Bonsoir, nous devons procéder à une fouille de toutes les maisons de la ville. Nous avons des raisons de croire qu'un des habitants est à l'origine du manuscrit que nous avons retrouvé il y a quelques semaines. »

Mon père prend la feuille que lui tend le chercheur. « Qu'est-ce que c'est ? » demande-t-il, ne sachant pas lire. L'homme lui répond que c'est la première page de l'objet du crime. Ils doivent vérifier chaque livre, fouiller toutes les pièces et confisquer ce qui ressemblerait à cette page. Mon père me donne machinalement la feuille pour rejoindre ma mère à l'intérieur. Je le suis et vois le visage de ma mère, impassible. Elle a toujours la même attitude lorsque les chercheurs viennent. Arrivé dans la cuisine, je baisse les yeux vers la feuille. Mon cœur s'arrête soudain de battre. Je reconnais cette écriture, je reconnais ces mots, je reconnais ces phrases, je reconnais tout et pourrais les réciter par cœur. Cette feuille est une copie de la première page de mon carnet, je connais ces mots, puisque je les ai écrits.

La fouille du rez-de-chaussée est terminée, ils n'ont rien trouvé : logique. Je commence à me sentir de plus en plus mal. Non seulement ils verront que nous sommes cinq dans la même pièce, mais s'ils trouvent le carnet, je mets en danger

toute ma famille. Quelle idée ridicule j'ai eu de faire ça ! C'était si stupide... Comme si j'étais plus fort que les lois.

Ils montent les escaliers. La porte s'ouvre et donne sur l'immense chambre. Le premier homme se retourne et donne l'ordre au deuxième de spécifier que le nombre d'enfants par pièce n'est pas respecté. Le dictaphone s'allume et l'information est enregistrée dans les secondes suivantes. Nos parents devront se justifier, je n'aime pas ça.

Les lits sont défaits, les tiroirs vidés, ils secouent les rideaux, ils retournent les matelas. Le troisième homme se rapproche de mon coin, le parquet grince sous ses pas, je crois mourir. Il fouille méticuleusement chaque centimètre de ma place. Ils savent que je suis l'aîné, ils savent que je suis celui qui a la plus grande possibilité d'avoir écrit ce livre de malheur. Et finalement, s'ils savaient ? Si depuis le début ils faisaient semblant de chercher et que quelqu'un m'avait déjà dénoncé ? La paranoïa reprend ses droits. Ils ne peuvent pas savoir, mon nom n'est pas indiqué et je n'ai jamais écrit quelque chose qui aurait pu trahir un seul membre de ma famille. Non, ils ne savent pas.

Une fois partis, les chercheurs laissent un grand vide dans la maison. Le silence s'abat sur nous sept. Nous nous mettons à table mais le cœur n'y est pas. Le repas de maman sent délicieusement bon mais nous picorons tous. Je n'ai qu'une idée en tête : aller voir dans ma cachette si mon carnet s'y trouve toujours. S'il n'y est pas... qui a bien pu le trouver et le voler ? Si mes écrits sont à disposition depuis plusieurs semaines, cela signifie que quelqu'un s'est introduit chez nous.

22h 30, je vais me coucher. Maintenant que je suis majeur, je peux aller au lit plus tard. J'ai attendu que mes frères et sœurs dorment à poings fermés avant d'ouvrir ma cachette. Je range toujours mon carnet sous une planche de parquet près de mon lit. Comme je la manipule souvent, elle grince un peu, mais je ne m'étais pas rendu compte de sa fragilité avant de l'entendre sous le pied du chercheur aujourd'hui.

La planche, docile, vient dans ma main droite. Je plonge la main gauche dans le trou et n'y sens rien. Le carnet a disparu. J'y retourne pour m'en assurer et n'y retrouve finalement qu'un petit morceau de papier, le même que dans mon sachet de déjeuner. Cette fois, le message est différent :

« Angle 3, bâtiment 5, étage -3. Demain, 22h 45. »

Je ne sais pas qui a pu troquer mon carnet contre une simple adresse mais je dois le découvrir.

« Journée terminée, venez chercher vos salaires. »

Enfin ! J'ai vécu une véritable torture. Outre le manque de sommeil, n'arrivant pas à fermer l'œil après les péripéties de la veille, je n'ai pensé qu'au rendez-vous. J'ai fait plusieurs erreurs d'assemblage qui m'ont valu de nombreux coups de fouet mais je ne ressens plus rien depuis la fouille. Une part de moi a complètement disparu. L'insouciance de se croire protégé par son foyer est morte. J'ai toujours voulu faire partie des résistants mais je n'en avais pas bien mesuré le prix. Celui du danger que je fais peser sur ma famille.

Chaque personne que je croise me paraît suspecte. Il est temps d'en découdre. Si les lunaires sont derrière tout ça, je dois le découvrir.

22h 30, les premières patrouilles pour les mineurs sont passées. J'ai très peu de temps pour atteindre le lieu du rendez-vous. Il n'est qu'à quelques minutes de chez moi, mais si je me fais attraper dehors, je n'aurai aucune chance de me justifier et surtout, je risquerai d'être surveillé un long moment après.

Les rues sont muettes, pas âme qui vive. C'est un soir de pleine lune, je peux me repérer sans trop de problème. J'arrive à l'angle 2, j'aperçois l'angle 3 au loin. Ne restera plus qu'à trouver le bâtiment 5. Je ne dois pas courir mais voler. Le bruit de mes pas résonne. J'ai peur qu'un patrouilleur me trouve. Par chance, j'atteins l'angle 3 et me dirige le plus rapidement possible vers le numéro 5.

Je me retrouve face à une ruine. Est-ce un piège ? Pas de porte, pas de fenêtre, tout est délabré. Tant pis, je décide d'y aller. Au fond à gauche, des escaliers. Je me rappelle alors : étage -3. S'ensuit une plongée interminable. Le mythe de Perséphone me revient tout d'un coup, je commence ma descente aux enfers.

À l'étage indiqué, une lueur sous la porte à droite. Je distingue des voix. Le ton est à la rigolade. Mais où suis-je ?

J'attends une minute qui me paraît une heure avant de frapper doucement. Après mon premier coup, les voix se taisent. Au troisième, la porte s'entrouvre. Je regarde l'homme devant moi et c'est un choc. Hippolyte, un des surveillants de chantier. Que me veut-il ? C'était donc bien lui le mot dans mon déjeuner ? Il m'invite à entrer, mes yeux ont besoin de quelques secondes pour s'habituer au retour de la lumière. Je distingue d'abord mon carnet sur la table. J'ai envie de me jeter dessus, de hurler, de confronter Hippolyte à ce vol mais je n'en fais rien car mes yeux s'attardent sur une autre personne. LA personne. Ma mère.

Je ne comprends plus rien.

« Je te félicite pour ton livre, Diego. Tu as fait bien plus que suivre mes conseils, tu as créé ton propre style. Bienvenue chez les lunaires, mon fils. »

Je m'appelle Diego, j'ai dix-huit ans et ma deuxième vie commence.

PROGRAMME : *HUMAIN*

Claire GÖLLER

- > *État de faim de l'Humaine : 68 %*
 - > *Seuil établi : 67,9 %*
- > *Appel de Cuistotchef*
- > *Réponse favorable de Cuistotchef*
 - > *Heure : 12h 30*
 - > *Âge : 3 jours*
 - > *Choix de repas : lait chaud*
 - > *Mise en route de lait chaud*
- > *Analyse des réactions faciales de l'Humaine : lèvres crispées, muscles du front contractés*
 - > *Contrariété forte à venir*
- > *Appel de Distracteur*
- > *Réponse favorable de Distracteur*
 - > *Heure : 12h 31*
 - > *Âge : 3 jours*
 - > *Analyse des Distractions envoyées au cours des 72 dernières heures : ...*
 - > *Stimuli nécessaires : auditif et visuel*
 - > *Choix : « Dur, dur d'être un bébé »*
- > *Analyse des réactions globales de l'Humaine : contractions musculaires cycliques rythmiques, lèvres formant courbe positive, lèvres ouvertes, rire*
- > *ALERTE SYSTÈME : réaction émotionnelle positive forte de l'Humaine*
 - > *Analyse de la cause de la réaction émotionnelle : Distracteur*
 - > *Arrêt de Distracteur*
- > *Analyse des réactions globales de l'Humaine : muscles relâchés, expression faciale neutre*
 - > *Fin de l'alerte*

- On ne peut pas se laisser guider par nos sentiments.
- Donc je te donne les statistiques des petits ?
- Oui, vraiment les plus jeunes, maintenant on pense efficace.

Anna invita doucement Étienne à entrer dans la salle où deux hommes échangeaient avec animation. Étienne avança timidement, observant avec fascination les allées et venues de celui qui semblait commander. Il était arrivé ici depuis quelques jours et l'énergie que déployaient tous ces gens ne cessait de l'étonner. L'autre interlocuteur, assis, tapait énergiquement sur ce qu'Étienne reconnut comme étant un clavier.

- Vous avez des ordinateurs, chuchota-t-il à Anna.

Il n'avait pas à parler fort car Anna était toujours près de lui depuis son arrivée. Il lui en était reconnaissant, la gorge le piquait quand il tentait de porter la voix.

– Oui, une machine sur laquelle l’humain agit et pas l’inverse, ça doit te sembler dingue.

– J’en avais vu dans les films de Distracteur, mais jamais j’aurais pensé que vraiment...

– Salut Anna.

Les deux hommes s’étaient interrompus et observaient les nouveaux arrivants. Étienne se sentit brusquement rougir sous cette attention nouvelle.

– Salut les gars. Je vous présente Étienne, c’est le nouvel éveillé adulte. Il est arrivé à la base il y a trois jours.

– Trois jours et il tombe pas tout le temps, bravo, t’as été chargée du bon ! s’exclama le plus petit depuis son poste d’ordinateur.

– Anna a quand même dû supporter mon poids un peu trop souvent.

Sa voix était faible et mal assurée, pourtant le jeune éveillé sentit que son intervention faisait sensation.

– Il intervient dans les échanges... Il parle aux gens. Je veux dire, il peut nous parler, bégaya le même.

Le grand s’approcha d’Étienne et lui tendit la main. Le nouvel éveillé avait assez souvent vu ce genre de scène dans son Distracteur pour savoir comment réagir. Il prit la main de celui qui lui faisait face et la serra.

– Salut, moi c’est Victor. Excuse Louis pour ses remarques, c’est juste assez rare qu’un éveillé devienne agissant aussi vite. Mais ce genre des choses arrive. Tu nous prouves que l’espèce humaine n’est pas encore perdue.

– Étienne est un éveillé spontané, précisa Anna.

– Spontané spontané, sans aucune intervention sur le Système ? interrogea Louis.

– Aucune, ce n’est pas grâce à toi pour une fois.

Pendant un instant, seul le bruit des touches de clavier résonna dans la pièce. Louis fit quelques clics et une courbe apparut.

– Parce que c’est pas arrivé depuis... trois ans, pas mal. Tu t’es donc éveillé comme Victor ?

Le visage de ce dernier se fit grave. Il se tourna vers Anna.

– Tu es là pour la visite ?

– Oui, il tient sur ses deux jambes alors autant lui expliquer tout de suite comment on vit ici.

– Très bien, Louis, lance le plan.

Une image en trois dimensions apparut sur l’écran de l’ordinateur. Victor prit la parole.

– En tant que chef des opérations de sauvetage, je te souhaite officiellement la bienvenue parmi les éveillés. Tu es ici dans la base de la RRM, la Résistance au Règne des Machines. Je vais te présenter un bien triste état de l’humanité : elle vit actuellement dans un état de complète léthargie, comme endormie. Nous sommes quelques-uns à nous en être sortis, à nous être éveillés. Depuis trois jours tu fais partie des nôtres, tu t’es éveillé. Et pas n’importe comment. Il existe deux façons de

sortir un endormi de son état. La plupart du temps, sans vouloir me vanter, les endormis s'éveillent grâce à nous.

– Victor dirige les opérations de sauvetage, c'est assez stylé.

– Merci Louis, mais sans toi ce ne serait pas possible non plus. Louis déconnecte les machines de certaines habitations, le temps pour la Résistance de mener une opération de sauvetage. On va dans l'habitation, on arrache les endormis aux bras des machines, et on les ramène ici. Il faut ensuite leur apprendre à vivre comme des éveillés. Mais ça marche pas toujours... Enfin peu importe, toi tu es un éveillé spontané. Et il n'y a qu'une seule chose qui peut éveiller quelqu'un arrivé à l'âge adulte...

– Je suis pas sûre que ce soit encore le bon moment. On en parle après ? glissa Anna à Victor.

Leur échange se poursuivit sans qu'Étienne ne puisse en saisir la teneur. Il tourna la tête pour observer la pièce où il se trouvait. Ses mouvements lui demandaient un effort, mais sa curiosité s'aiguissait à chaque minute et il ne passerait pas à côté d'une nouvelle découverte. Les lieux qu'il avait vus jusque-là étaient très austères. Ici, des gravures ornaient les murs et le plafond, des lumières rouges, vertes, bleues, clignotaient un peu partout. C'était beau ! Les larmes lui montèrent aux yeux.

– Ce que tu vois ici est la salle Système, Anna avait pris sa voix de guide, il devait être attentif. C'est d'ici qu'on mène les opérations d'éveil qui permettent de sauver des endormis. Louis est celui qui s'y connaît le mieux pour déjouer le Système. Cette salle, c'est un peu sa deuxième maison, s'il pouvait il mangerait et dormirait ici.

– Hé ho, me fais pas passer pour un dingo.

– N'empêche que tu es le seul éveillé à passer autant de temps entouré de machines.

– Le Système est tout autour de toi là, fit Louis prenant le relais. À la base c'est pas une pièce mais la carte-mère de toutes nos machines. Les murs sont recouverts par les circuits imprimés qui te donnaient à manger quand ton pourcentage de faim dépassait le seuil critique ou te lavaient quand ton taux de bactéries dépassait le chiffre autorisé.

– Il va donc falloir que tu apprennes à comprendre quand ton corps te dit qu'il a faim ou quand tu es sale, expliqua Anna.

– Mais ça c'est facile, il faut se fier à l'odeur, fit Louis en se tapotant le nez d'un air entendu. Par contre, apprendre à pirater le système est beaucoup moins simple. Mais c'est très rigolo.

– Louis a réussi à déjouer les codes de l'ordinateur tout seul et il en est assez fier, gronda Victor, mais c'est vrai que ses talents nous aident beaucoup. Et il sait ne faire attention qu'aux chiffres quand il faut choisir le prochain éveillé.

Anna quitta brusquement sa place derrière Étienne et s'approcha des deux autres.

– Vous pouvez pas agir sans le prendre en compte maintenant.

– Écoute Anna, les chiffres se trompent jamais. Oublie l'affectif, la sermonna Victor.

– Mais il va forcément se souvenir d'elle...

Étienne sentait qu'il aurait dû écouter, mais il avait encore du mal à suivre les longues conversations et ils avaient baissé la voix. Il resta béat devant les lumières du Système jusqu'à ce qu'Anna décide de poursuivre la visite.

La salle Système constituait le centre de la base. Anna les fit passer par les cuisines où travaillaient ceux chargés de faire à manger pour toute la communauté.

– C'est pas le travail le plus simple pour un nouvel éveillé, mais si ça t'intéresse tu pourras tout à fait faire ça une fois entièrement remis.

De quoi parlait-elle ? Étienne sentait ses jambes le tirer et sa tête cogner encore plus fort. Il s'assit un moment sur un fauteuil confortable pendant qu'Anna l'abreuvait d'informations. Il s'endormit et rêva d'un bon bain donné par Lavemousse. Allongé dans les bras de l'appareil à savon, à éponge et à eau, il fermait les yeux. Il sentait les brosses récurer son corps tandis que Distracteur rendait le moment ni trop ennuyeux ni trop agréable. Étienne se laissait porter par Transportehumain jusqu'à Toutdouxconfort. Le transport n'était ni trop long ni trop court, occupé par Distracteur qui lui montrait des chatons. Il était arrivé sur Toutdouxconfort. Cuistotchef lui préparait à manger. Un cri le déranga au milieu de son programme de sons amusants. Un second cri. C'était un cri étrange, un cri en éclats. C'était un rire. Un rire de bébé. Ce rire était assourdissant. Toutdouxconfort se mit à trembler sous ses ondes dévastatrices. Cuistotchef tournait sur lui-même. Le bébé apparut. Il gonfla jusqu'à ce que sa bouche souriante avale Distracteur.

– Étienne, Étienne, réveille-toi, tu cries.

Étienne ouvrit les yeux. Ils étaient trempés de larmes. Il voulait Distracteur auprès de lui. Il voulait des images, des sons et des odeurs qui l'amusaient sans l'effrayer. Il voulait de la joie contrôlée. Il voulait du repos.

– Tu t'es endormi pendant qu'on visitait. On en a sans doute assez fait pour aujourd'hui. Tu te sens bien ?

Il en avait assez d'Anna. Il en avait assez de ces gens qui lui parlaient. Il en avait assez de répondre. Il en avait assez d'agir.

– Je veux rentrer, parvint-il à articuler.

– C'est normal, tu es fatigué. On est tous passés par là, il faut du temps pour s'habituer à la vie d'agissant. Je vais te porter jusqu'au dortoir, repose-toi.

– Non, je vais rentrer. Son grognement était faible mais Étienne était parvenu à transmettre la colère qu'il ressentait pour ceux qui l'avaient enlevé à sa vie.

– C'est normal. Dans quelques semaines tu ne voudras plus retourner à l'état de larve. Tu te rendras compte du bonheur d'être agissant. Et chaque personne délivrée des machines nous est bien trop chère pour la laisser repartir. Je ne peux pas te laisser faire.

– Ils étaient mes amis. Vous les avez détruits.

– Qui ? Distracteur, Cuistotchef ? La voix d’Anna s’élevait à présent. Tu crois que Distracteur n’existait que pour toi ? Chaque humain en possède un. Ou plutôt, chaque Distracteur possède un humain, qu’il partage avec ses autres machines. Tu l’as vu avec moi tout à l’heure, le Système s’occupe de toute l’humanité. Tu as la chance de faire partie des rares éveillés. On résiste, on sauve des endormis. Mais là où tu te trompes encore, c’est qu’on n’a rien fait pour toi. On n’a rien détruit du tout. Louis n’a pas provoqué de bug Système chez toi.

– Mais alors comment...

Mais Anna le poussait déjà dans la direction du dortoir et Étienne ne pouvait pas encore parler en marchant.

- > *État de fatigue de l’Humaine : 55 %*
 - > *Analyse des réactions globales de l’Humaine : muscles relâchés, paupières mi-closes. Constat d’état de somnolence*
 - > *Appel de Distracteur*
 - > *Réponse favorable de Distracteur*
 - > *Heure : 10 h 45*
 - > *Âge : 4 jours*
 - > *Analyse des distractions envoyées au cours des 72 dernières heures : ...*
 - > *Stimulus nécessaire : olfactif*
 - > *Choix : parfum de menthe*
 - > *Analyse des réactions globales de l’Humaine : pupilles ouvertes, attention maintenue*
 - > *État stable de l’Humaine*

Étienne ne savait pas depuis combien de temps il était caché derrière cette porte. Il avait commencé par marcher dans les couloirs sans raison. Anna avait à faire ailleurs et ce temps libre faisait partie de son éducation d’éveillé, « trouver comment s’occuper par soi-même ». Il n’aimait pas rester étendu sur son lit, ses pensées l’ennuyaient. Alors il déambulait dans les souterrains, cherchant à se perdre.

Mais là, derrière cette porte, quelque chose avait retenu son attention. Il n’arrivait pas à identifier le son qui le pétrifiait. C’était assez laid. C’était imparfait. Étienne restait là sans pouvoir bouger.

Des pas précipités se firent entendre au loin. Un groupe d’enfants arrivait en courant. Il y en avait beaucoup dans la base.

– Dépêchez, y’a Julie et Marc qui jouent !

Ils ouvrirent la porte sans prêter attention à Étienne et disparurent dans la pièce. Il avait envie de découvrir la source de ce son qui l’envoûtait mais il n’osait pas s’avancer. Une tête apparut dans l’embrasure de la porte.

– Tu veux pas danser ?

Une minuscule fillette lui tendait la main, l’invitant à entrer.

– Tu veux pas venir ?

Il avait honte d’aimer cette musique laide. Mais Étienne prit la main que la fillette lui tendait et entra à sa suite dans la pièce où deux musiciens improvisaient. Les mélodies étaient nouvelles à ses oreilles. Il percevait bien des fausses notes, des

chutes de rythme, mais il n'en aimait que plus ce qu'il entendait. Les enfants tournaient, couraient et riaient.

La joie entourait Étienne. Un sentiment bien plus fort que tout ce qu'il avait pu vivre jusque-là. Non. Il avait déjà ressenti cette joie. Un visage souriant remonta du fond de sa mémoire. Un tout petit visage.

– T'as des images des endormis ?

– Bien sûr. On a accès à des vidéos en continu grâce aux machines. On en a besoin pour cibler nos attaques et éveiller ceux qui présentent le meilleur potentiel.

Louis adorait expliquer le fonctionnement du Système et répondait généreusement aux questions d'Étienne.

– Et, par simple curiosité, ce serait possible de voir là où j'étais avant ?

– Quand t'étais endormi ?

Étienne acquiesça.

– Facile. Tu étais dans l'habitation N264. Je peux même te donner des images en direct.

Étienne frissonna.

– Tu veux voir ça ?

Des images apparurent sur l'écran de Louis.

> *Analyse des réactions globales de l'Humaine : muscles relâchés. Constat d'état d'apathie*

> *Appel de Distracteur*

> *Réponse favorable de Distracteur*

> *Heure : 21 h 36*

> *Âge : 5 jours*

> *Analyse des Distractions envoyées au cours des 72 dernières heures : ...*

> *Stimulus nécessaire : contact humain*

> *Appel de Transportehumain de Humaine 2*

> *Réponse favorable de Transportehumain*

> *Contact établi entre Humaine et Humaine 2*

> *Analyse globale des réactions de l'Humaine : muscles détendus. Constat d'apaisement*

– J'aurais pas dû te montrer ça. Non non non non.

Étienne observait en silence la machine prendre la main de la mère de son enfant. La main sur la joue de l'enfant sembla l'apaiser. Étienne observait en silence le besoin de contact de sa fille être assouvi par le Transportehumain. Le Transportehumain remit le bras de la femme en place. Étienne observa celle avec qui il avait dû procréer à côté de celle qui était sa fille. Leurs yeux vides fixaient l'écran du Distracteur. Elles étaient côte-à-côte dans les bras des machines. Une musique sortit du Distracteur de sa fille. Le bébé ne bougea pas, ses lèvres semblèrent se contracter mais ce n'était même pas l'ombre d'un sourire.

– Écoute, oublie ce que tu viens de voir. J'ai zappé la procédure avec les éveillés spontanés, vous êtes tellement rares. T'étais pas censé voir ton chez toi d'avant. Je suis désolé. Ça va ?

Étienne n'avait plus qu'une question en tête.

– Comment je me suis éveillé ? articula-t-il le plus posément qu'il put.

Louis blêmit violemment.

– Je suis pas censé t'en parler.

– Et ces images, j'étais censé les voir ? Victor et Anna vont le prendre comment s'ils apprennent ce que j'ai vu ? menaça Étienne.

– C'est ton bébé, répondit Louis avec empressement, ça peut provoquer une réaction très forte pour les parents.

– Pourquoi je me souvenais pas d'elle ? Vous avez effacé ma mémoire ? tonna Étienne avec une force qui le surprit lui-même.

– Non, mais non, on peut pas faire ça. Dans l'état d'endormi les choses sont vécues avec si peu de force qu'on s'en souvient à peine. Tu dois avoir très peu de souvenirs de ta vie passée en général. En plus tu n'as rien fait pour avoir un bébé, le Système fait tout. C'est assez curieux d'ailleurs qu'il continue de faire en sorte qu'il y ait des naissances alors que ça éveille certains humains. Mais c'est dans sa programmation de base. Le Système a pour objectif de s'occuper des humains, alors pour ça, il faut qu'il continue à y avoir des humains.

– Comment ça j'ai « rien fait pour avoir un bébé ».

– Ça risque de te sembler assez affreux.

Il se tut mais Étienne le dévisageait froidement, attendant la suite, alors il poursuivit.

– Quand tu atteins l'âge de vingt ans, le Système prend tes gamètes. Il cherche la personne avec qui tu sembles le plus compatible pour concevoir un bébé conforme à ses critères. Je tente de les isoler depuis un moment dans le code mais j'ai pas encore réussi à les trouver. En tout cas les machines s'occupent du fœtus jusqu'à ses neuf mois, et ensuite ils l'installent dans une habitation avec ses deux géniteurs. Quand tu as vu ton bébé, ça t'a sorti de ton état de léthargie.

– Mais pourquoi le Système nous réunit si ça peut provoquer un éveil. Les machines subviennent à tous nos besoins, le Système peut pas s'occuper des nouveau-nés ?

– Eh bien il semblerait qu'il existe un besoin de contact si fort chez les enfants que s'ils en sont frustrés, ils meurent. On ne peut pas vivre sans l'amour des autres.

Mais la scène à laquelle Étienne venait d'assister ne ressemblait pas à une scène d'affection.

Il marchait auprès d'Anna dans les allées du potager. Essentiel à l'alimentation de la base, c'était aussi sa seule section à l'air libre et Étienne en profitait pleinement. Sous la lumière du soleil qui lui chauffait la peau, il tentait d'éclaircir sa situation auprès d'Anna.

– Pourquoi vous ne m'avez pas dit que j'avais un bébé ?

– Tu aurais voulu aller la rechercher.

C'était vrai. Il voulait sa fille auprès de lui. C'était grâce à elle qu'il s'était éveillé. Il voulait la voir danser. Il voulait cueillir avec elle ces groseilles juteuses qui

poussaient dans les buissons devant lui. Il ne savait pas pourquoi, mais c'était ce qu'il voulait.

– Vous faites des opérations de sauvetage, non ?

– Oui, mais elles prennent du temps. Les bugs Système ne sont pas simples à provoquer. Louis peut passer plusieurs semaines à chercher comment déconnecter les machines d'une seule habitation.

– Je suis prêt à attendre.

Il devait savoir qu'il attendrait peut-être en vain. Tandis qu'il observait les jardiniers à l'œuvre, Anna lui expliqua que n'importe qui ne pouvait pas être éveillé. Certains étaient ramenés à la base par les équipes de sauvetage mais leur esprit restait endormi. Ils étaient placés dans une base secondaire où certains éveillés leur dédiaient leur temps. Ils avaient fini par observer que ceux qui s'éveillaient correctement présentaient des prédispositions. Leurs réactions étaient plus fortes même endormis et ils provoquaient souvent des alertes Système. Louis avait mis au point un algorithme qui répertoriait ces réactions et désignait les endormis les plus prometteurs. Il s'agissait toujours de très jeunes enfants. Anna ne pouvait pas dire à Étienne si son enfant présentait les signes nécessaires.

Les jardiniers arrosaient mécaniquement chaque plan de légume. Étienne respira l'air frais du matin en se disant que le monde des machines n'était pas si loin.

> *État de propreté de l'Humaine* : 28 %

> *Seuil critique* : 28,1 %

> *Appel de Lavemousse*

> *Absence de réponse de Lavemousse*

> *Appel de Distracteur*

> *Absence de réponse de Distracteur*

> *Erreur Système* <

Étienne assistait à contre-cœur à l'opération de sauvetage d'un autre enfant.

La jeune humaine sembla ouvrir les yeux pour la première fois. Le Distracteur n'avait pas émis de stimulus depuis une longue minute quand elle commença à observer autour d'elle.

Feu vert à l'équipe de sauvetage.

Mais deux autres signaux passèrent au vert sur le tableau de bord de Louis. À l'écran, deux mains surgirent qui s'emparaient du bébé.

– Agrandis l'angle de la caméra, vite, demanda fébrilement Victor à Louis.

La mère de l'enfant l'avait prise dans ses bras. Le père de l'enfant les contemplait.

Alors qu'il quittait la salle Système, Étienne entendit Victor s'exclamer :

– L'éveil de l'enfant a provoqué l'éveil des deux parents ! Envoyez du renfort pour l'équipe de sauvetage, on a trois nouveaux éveillés à ramener à la base.

Victor l'avait prévenu, son enfant ne présentait pas les garanties nécessaires à l'éveil. Ils ne perdraient pas de temps à provoquer un bug Système.

Étienne irait la chercher lui-même.

Il sentit qu'on l'agrippait par le bras. C'était Anna.

– Je sais où tu vas. Tu ne peux pas y aller comme ça. C'est trop dangereux. Les machines de ton ancienne habitation ne sont pas déconnectées. Elles peuvent te reconnaître et te faire retomber sous leur emprise.

Étienne se dégagea vivement.

Retrouver son ancienne habitation ne fut pas compliqué. Il suffisait de suivre les lettres des allées. N. Puis les numéros des immeubles. 200. Ceux des étages. 68. Il y était, devant chez lui. De l'autre côté se trouvait son bébé, sa fille, mais aussi celle que l'algorithme avait désignée comme idéale pour avoir un enfant avec lui.

Il posa la main sur le panneau qui pivota pour le laisser passer. À quelques pas de lui, il l'aperçut. Elle reposait dans les bras de Toutdouxconfort, les yeux fermés, son sommeil était bercé par les notes enjôleuses de Distracteur.

Il s'approcha doucement, veillant à ne pas faire de bruit. Son visage était si proche du sien. Il se baissa et l'arracha au Toutdouxconfort qui envoya un message d'alerte au Système.

Étienne n'y prit pas garde.

Dans un Toutdouxconfort bien plus grand reposait une jeune femme. Son attention tout entière était centrée sur son Distracteur. Étienne lui effleura l'épaule. Elle n'eut pas un sursaut. Il voulait la sauver elle aussi.

Il tapota plus fort. Un écran lumineux surgit devant lui. Des lumières jaunes, orange, ses préférées, l'illuminèrent. Des sons harmonieux le transpercèrent de part en part. Il se détendait comme il ne s'était pas détendu depuis une éternité. Ses muscles se relâchèrent.

Un poids commença à glisser de ses bras.

Étienne reprit brusquement conscience. Il avait failli lâcher sa fille. Il se mit alors à courir, découvrant les capacités de ses jambes. Il sortit de l'habitation, il sortit de l'immeuble, il sortit de la rue. Il était dans les champs en friche près du potager.

Tout contre sa poitrine, il tenait serré un tout petit corps. Il plongea son regard dans des yeux qui lui rendirent son sourire. Ils reflétaient le ciel que la petite fille voyait pour la première fois.

ENSEMBLE

Mélina HAUCHECORNE

Comme à son habitude après la fin des cours, Aulane, jeune lycéenne de 17 ans, jouait aux jeux vidéo sur sa console. Heureusement que la technologie était là pour combler sa solitude. De nature extrêmement timide, la jeune fille n'avait que très peu d'amis et dans le monde qui l'entourait, rien ne lui permettait de sortir de sa coquille. Au lycée, chacun était sur un ordinateur, l'enseignant aussi, à tel point que les tableaux pour écrire les cours n'existaient plus.

Aulane avait toujours vécu dans sa petite ville normande. En raison d'une trop grande pollution, de grands dômes de verre protégeaient les villes et villages devenus totalement indépendants, avec un renouvellement d'air constant. Le reste de la planète était totalement mort. Chacun était si dépendant des technologies qu'il y avait très peu de contacts entre les habitants de la station. En effet, les machines s'occupaient de tout : des cultures, du ménage comme de la nourriture. La plupart des métiers avaient disparu, les humains n'avaient presque plus rien à faire, à part s'occuper d'informatique et de l'entretien des divers appareils leur rendant la vie plus simple. Par exemple, lorsque Aulane allait au lycée, elle suivait des cours par visioconférence ou bien son professeur leur projetait des films ou des documentaires pour illustrer ses propos. Chacun se livrait à ses propres activités et la jeune fille n'avait aucun ami, tous étant beaucoup trop occupés à jouer aux jeux vidéo ou à regarder la télévision dans son coin. Après tout, ils n'avaient que ça à faire.

Quant aux parents d'Aulane, ils étaient peu présents, travaillant très dur dans le centre de contrôle de la ville. Ils s'occupaient du bon fonctionnement de la technologie qui régissait la commune, contrôlaient les caméras de surveillance en cas de panne ou de dégradation des machines. À part leur fille, le soir, ou quelques collègues dans la journée, ils ne voyaient que très peu de monde eux aussi.

Un matin, Aulane se leva comme à son habitude et se rendit à pied à son lycée, son ordinateur portable contenant ses cours à la main. Après tout, qui utilisait encore du papier et des stylos pour écrire ? La jeune fille observait ce qui l'entourait pendant son trajet et comme tous les matins, elle vit les passants marcher très vite, le téléphone à la main sans se regarder ni s'adresser la parole, certains se promenant avec des casques à réalité virtuelle. Des robots s'occupaient des plantes, de l'entretien des routes ou débayaient le trottoir sans que personne n'y fasse attention. Il y avait aussi d'immenses écrans surélevés montrant des publicités tellement colorées qu'elles en agressaient les yeux.

Une fois arrivée, Aulane s'assit à sa place, adressa un vague « bonjour » à ses camarades dont elle oubliait constamment le nom. De toute manière, ils ne se souvenaient jamais du sien, ni son professeur qui n'était qu'une projection à l'écran. Comme chaque jour, elle prit des notes, tentant d'assimiler ses cours, et quand midi arriva, elle rangea ses affaires et rentra chez elle sans dire un mot. Pendant les cours, personne ne parlait : si quelqu'un ne prononçait, ne serait-ce qu'un seul mot, une alarme retentissait dans la classe et l'élève recevait une heure de colle.

Quand elle fut enfin chez elle, Aulane alluma la télévision et mit à réchauffer un plat préparé, acheté en supermarché. Il fallait qu'elle se dépêche de manger en une heure. Alors qu'elle avalait en vitesse son plat de nouilles brûlant, la télévision s'éteignit brusquement ainsi que tous les appareils électroniques. C'était peut-être une simple coupure de courant ? Lorsque cela arrivait, ce qui était assez rare, des robots se chargeaient de résoudre le problème rapidement. La jeune fille acheva donc de manger tranquillement attendant que l'électricité revienne. Mais au bout d'une demi-heure, elle n'était pas revenue.

Aulane plaça ses couverts dans le lave-vaisselle qui se déclenchait tout seul lorsqu'il était plein. Elle ramassa son sac à dos et partit en direction du lycée après avoir ouvert la lourde porte d'entrée avec difficulté. Le détecteur qui ouvrait la porte automatiquement ne fonctionnait plus.

Sur le chemin, elle vit des gens s'énerver sur leurs téléphones portables, d'autres qui faisaient le tour de leur maison et d'autres qui frappaient leur voiture électrique. Plus rien ne fonctionnait en ville et personne ne trouvait la source du problème. Plus loin, elle aperçut deux voitures, qui se conduisaient habituellement toutes seules, qui semblaient s'être percutées de plein fouet. Les automobilistes hurlaient en se traitant de tous les noms, tous plus vulgaires les uns que les autres. Timidement, Aulane s'approcha d'un groupe de personnes qui examinaient les fils à haute tension et leur demanda d'une petite voix ce qui se passait.

– Tout a sauté d'un coup, répondit un homme, on ne sait absolument pas d'où ça peut provenir, il n'y a eu aucun accident ou quoi que ce soit qui pourrait expliquer cette panne.

Sans plus de réponse, Aulane arriva au lycée, mais à la grille, quelqu'un criait aux élèves de rentrer chez eux, il n'y aurait pas cours tant que le problème d'électricité n'aurait pas été résolu.

Aulane rentra chez elle et attendit. Elle s'ennuya très rapidement. Généralement, elle s'occupait en jouant aux jeux vidéo ou en regardant la télévision. Mais là, elle n'avait vraiment rien à faire. Même son ordinateur ne voulait plus s'allumer alors que la batterie était encore pleine le matin même.

Le soir, ses parents rentrèrent, éreintés par leur journée de travail.

– Plus rien ne fonctionne, déclara sa mère, agacée par la situation, c'est comme si toute la technologie qui nous entoure avait brusquement décidé de ne plus fonctionner, on ne sait pourquoi.

Ils mangèrent un plat froid en silence, ne changeant rien à leurs habitudes. Le lave-vaisselle était rempli plus que de raison mais ne se déclenchait pas. Puis la petite famille partit se coucher tôt. Mais avant que Aulane ne rentre dans sa chambre, son père l'avertit :

– Tu n'auras plus de cours avant que la panne soit réparée. Ne t'en fais pas, je suis sûr que dans quelques jours ce sera résolu.

Et si on ne pouvait pas réparer ? Et si le gouvernement avait soudain décidé qu'on n'avait plus besoin d'électricité ? Pourtant on ne pouvait pas s'en passer, elle permettait de vivre et de faciliter la vie. Qui voudrait retourner à l'âge de pierre ? Ce serait cruel. Aulane ne trouva pas le sommeil cette nuit-là. Trop de questions se bousculaient dans sa tête. Après tout, cela pourrait leur être bénéfique. Tout le monde passait son temps à travailler sur un ordinateur, à jouer ou à regarder la télévision dans son coin. S'il n'y avait plus tout ça, il faudrait bien que les gens commencent à se parler... Mais Aulane n'en aurait pas la force, elle

était beaucoup trop timide et réservée pour aller vers les autres. Demander à cet homme ce qui se passait en ville relevait déjà d'un effort surhumain pour elle.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la panne et aucune solution n'avait été trouvée. C'était une véritable catastrophe, carrément la fin du monde pour beaucoup. Aulane était retournée au lycée depuis, mais elle avait beaucoup moins d'heures de cours, les enseignants ne sachant pas comment faire sans ordinateur ou rétroprojecteur sous la main. Il avait fallu réunir plusieurs classes en une seule puisqu'avant, un seul professeur par matière s'enregistrait et le même cours était diffusé dans toutes les classes. Les adultes étaient à bout de nerfs.

Aulane tentait tant bien que mal d'aider ses parents à faire à manger et le ménage, mais malgré cela, ils paraissaient toujours en colère, énervés de devoir tout faire eux-mêmes.

Alors qu'elle se promenait dans la rue sur son vieux vélo oublié depuis longtemps dans le garage, elle découvrit que la ville était devenue une vraie décharge, des poubelles étaient entassées un peu partout, l'herbe poussait librement et des crottes de chien jonchaient les trottoirs. Il fallait faire quelque chose, que les gens réagissent et se débrouillent par leurs propres moyens. Aulane ne voyait aucune solution au problème. Elle croisa une maison qui paraissait encore plus abandonnée et mal soignée que les autres, et vit par la fenêtre que l'intérieur était sale et mal rangé. Une femme pleurait tandis que son mari projetait la télévision contre le mur. La jeune fille surprit des bribes de conversation çà et là. Elle apprit notamment que certaines personnes s'étaient suicidées depuis la panne, ne sachant comment vivre sans technologie, d'autres se laissant mourir de faim puisque les machines n'étaient plus là pour remplacer les agriculteurs et transformer la nourriture.

Trop occupée à regarder alentour et à s'attrister du sort de sa petite ville, la jeune fille fit une chute. Tout en vérifiant qu'elle ne s'était pas blessée, elle se rendit compte qu'elle avait percuté une boîte abandonnée au milieu de la route. Elle l'ouvrit. Il s'agissait d'une magnifique machine à écrire quasiment neuve. Elle l'emporta chez elle. Chemin faisant, une idée lui vint – et si elle écrivait sur la nécessité de l'entraide, pour inciter les habitants à travailler ensemble ? Ils n'avaient pas besoin des machines pour vivre, elles facilitaient la vie, certes, mais aucune ne manquait tant que ça à Aulane qui avait trouvé d'autres occupations. Maintenant, elle passait un peu plus de temps avec sa famille ou à se promener dehors.

Sitôt chez elle, elle se mit à écrire. L'inspiration lui vint tout de suite. Lorsqu'elle eut fini, vers trois heures du matin, elle se glissa dehors et placarda son texte sur un arbre de la place, où tout le monde pourrait le voir. Mais le lendemain, Aulane fut déçue, personne n'accordait la moindre attention à son texte, pire que cela, elle vit quelqu'un l'arracher, le rouler en boule et le jeter par terre. Pleurant, elle ramassait ce qui restait du texte dont elle était si fière quand elle vit approcher une ombre. En se retournant, elle reconnut un de ses camarades de classes, dont elle ne se rappelait plus le nom, qui lui souriait.

– Salut, lui dit-il. J'ai lu ton texte, tu as eu une bonne idée. Moi aussi je trouve que tout le monde est trop renfermé et les gens deviennent tous dingues depuis cette histoire de panne. J'ai retrouvé une vieille imprimerie manuelle dans le grenier de mes grands-parents. On pourrait lancer une sorte de journal pour expliquer aux gens comment faire la cuisine ou planter des légumes sans robots ? On trouvera des informations à la bibliothèque et en plus, on y sera tranquilles pour travailler. Aulane approuva l'idée, cela permettrait d'avoir un plus

large lectorat. Les deux jeunes gens firent plus ample connaissance et elle apprit que le garçon s'appelait Cameron.

Les premiers journaux qu'ils imprimèrent eurent un petit succès, les voisins les félicitaient et appliquaient les conseils donnés bien qu'avec difficulté. Aulane n'avait jamais été aussi embarrassée d'être ainsi le centre de l'attention mais cela lui plaisait quand même. Au fur et à mesure, d'autres jeunes de leur âge vinrent leur prêter main forte. Ils purent écrire plus d'articles, avec d'autres machines à écrire récupérées un peu partout, et livrer en plus grand nombre leurs journaux.

Aulane constata le changement avec plaisir : les voisins se parlaient normalement sans se quereller, les enfants commençaient à jouer ensemble et chaque week-end, la plupart des habitants allaient aider les agriculteurs du coin. Au fil des jours, les humains se substituèrent aux robots et autres machines, et de nombreux petits commerces réouvrirent leurs portes. Mieux que tout, Aulane s'était enfin fait des amis, elle n'était plus seule, elle pouvait rire, discuter, partager ses connaissances avec d'autres et apprendre de nouvelles choses. Enfin, les gens se parlaient vraiment ! Même s'ils revenaient désormais fatigués par leurs harassantes journées de travail, ils ne passaient plus leur temps libre devant la télévision ou un ordinateur, ils avaient enfin retrouvé la joie du contact humain.

Un jour, l'électricité revint miraculeusement. Certains reprirent leurs mauvaises habitudes mais les autres s'étaient habitués à ce nouveau mode de vie et se servirent de la technologie de manière beaucoup plus modérée. Ils avaient enfin repris goût au travail fait soi-même, bien que cela soit fatiguant. En plus de ce qu'elle avait accompli avec ses nouveaux amis, Aulane découvrit sa vocation : elle souhaitait devenir journaliste, car elle aimait écrire ce qu'elle savait et le faire partager. Ainsi les jeunes gens continuèrent-ils leur journal qui devint la lecture quotidienne des habitants de la ville.

Une chose resta mystérieuse : personne ne sut jamais ce qui avait provoqué la fameuse et bénéfique panne.

METAMORPHIA

Julia MAUROUARD

Les quarante résidents de l'immeuble Sucrier, 4 boulevard Gélinaud, avaient toujours déclaré avec beaucoup d'aplomb qu'ils habitaient le bâtiment le plus ingénieux jamais conçu, cela ne faisait aucun doute. Jamais on n'en avait vu d'aussi bien équipé en matière d'objets reconditionnés. Le portier, Jo Becker, ne tarissait pas d'éloges au sujet de la porte principale conçue sur le modèle des batteurs à œufs.

– Le visiteur appuie sur la sonnette et je n'ai plus qu'à tourner la manivelle qui actionne les portes-tourniquets. En deux pas, il est dans le hall d'entrée sans avoir eu besoin de sortir les mains de ses poches. Un sacré gain de temps et d'énergie si vous voulez mon avis !

Il était approuvé par Rémi, premier liftier et par Jonas, contrôleur des poids, en charge du maintien de l'équilibre parfait entre les bagages et les occupants de l'ascenseur.

– L'ascenseur du Sucrier est très commode : grâce à son système de contrepoids emprunté aux balances anciennes, il permet de faire monter les locataires en un rien de temps dans les étages. En effet, c'est le plus rapide qu'on n'ait jamais inventé.

Mais ce qui faisait par-dessus tout la fierté des habitants de l'immeuble Sucrier, c'était le toit à l'aspect si particulier, qui avait donné son nom au bâtiment. À l'image d'un couvercle de pot à sucre, doublé d'un tamis, le toit s'ouvrait pour recueillir et filtrer les eaux de pluie. Elles étaient ensuite redistribuées dans des cuves à vapeur qui les faisaient bouillir avant de les envoyer dans la tuyauterie des cuisines et des salles de bains. De cette manière, on ne manquait jamais d'eau, et les vapeurs produites par les bouillons étaient stockées pour chauffer les chambres. Voilà en quelques points, les multiples innovations qui faisaient du Sucrier un immeuble si particulier. Grâce à ces créations ingénieuses, sa consommation énergétique était réduite au maximum.

Toutes ces inventions étaient le fruit du travail d'une petite société, la plus fidèle des sociétés qui aient jamais œuvré à faire du Sucrier le palace qu'il était devenu. Cette compagnie s'appelait Metamorphia. Elle élaborait sur mesure des prototypes en conformité avec le plan de refonte lancé par le gouvernement, basé sur la règle des deux « R ». D'après cette règle, on ne produisait que des choses utiles, sinon on ne produisait rien. Cette politique était le résultat d'une grosse tempête survenue plusieurs années auparavant qui avait radicalement changé la face du monde. Rebecca, c'est le nom qu'on lui avait donné, avait frappé le pays par les côtes et remué ciel et terre pendant plus de deux semaines. C'était l'ouragan le plus long qu'on ait jamais vu, une sorte de cataclysme résultant des dernières décennies qui avaient provoqué, par leurs activités polluantes, le dérèglement complet du

climat. Le monde était devenu une grande déchetterie, dans laquelle gisait une multitude d'objets cassés. Il n'y avait plus un seul endroit qui ne soit encombré : les rues, les places, les porches, les rivières, les mers et les océans, les églises, les ponts, les vallées et même les pyramides. Au lendemain de la tempête, quand il avait fallu remettre de l'ordre dans ce fatras, le gouvernement avait imaginé un plan pour empêcher que surviennent d'autres catastrophes. Ses deux principaux axes visaient à éviter toute source de pollution nouvelle. On ne produirait plus que le strict minimum, en utilisant tout ce qui pouvait servir de nouveau. « Récupérer » et « Réutiliser » : tels étaient les deux mots d'ordre. C'est pourquoi le travail de Metamorphia était important.

Gédéon, l'un des deux membres de l'entreprise, était un homme fluët et discret, doté de grandes jambes arquées qui avaient parcouru les quatre coins du monde. Les collecteurs voyageaient très souvent afin de récupérer de vieux objets insolites, et si Gédéon passait souvent inaperçu du fait de sa petite taille, il avait un talent pour repérer ce qui sortait de l'ordinaire. Avec son associé Aurèle, au grand savoir-faire, ils élaboraient des prototypes ingénieux qui faisaient la renommée de Metamorphia. Ils avaient ainsi breveté bon nombre d'objets célèbres et très utilisés dans la vie quotidienne. Malheureusement, la pollution provoquée par la surabondance de déchets diminuait peu et le travail des collecteurs n'était pas pris au sérieux. Là où Gédéon admirait les courbes d'un pied de lampe, d'autres ne voyaient qu'un morceau de ferraille sans abat-jour qui leur bouchait le passage. Ce qu'il craignait le plus, c'était que l'exaspération de ses contemporains à l'égard des objets ne se transforme en rejet. Rebecca avait fait naître une haine profonde pour l'ancien monde adepte de surconsommation, que l'on jugeait responsable de tous les troubles du présent. Gédéon avait beau se tourner les méninges, il n'avait pas encore trouvé de solution miracle qui fasse renaître l'admiration de chacun. En attendant, il faisait donc profil bas, camouflant les merveilles qu'il dégottait en objets usuels, dont la fonction utilitaire faisait la satisfaction de tous.

Lorsque Gédéon s'éveilla ce matin-là, le ciel était gris comme de la bouillasse et les toasts du petit déjeuner trop grillés. C'était une journée comme les autres et rien ne laissait prévoir la tournure inhabituelle qu'allaient prendre les événements. Sur le chemin qui le menait au travail, il repéra deux parapluies abandonnés dans une gouttière, qui auraient été idéals pour le prototype de pépins mécaniques. Trop occupé à éviter un tas de conserves débordant sur le bas-côté, il manqua de bousculer Mme Poulorde qui promenait un chariot à pédales. Elle vociféra à son intention.

– Navré, Mme Poulorde, lui lança-t-il en tournant au coin de la rue.

La matinée se déroula aussi normalement que d'habitude. Gédéon enregistra des commandes et s'occupa des livraisons jusqu'à la pause du midi puis il se rendit comme tout le monde sur la place du centre, pour écouter les nouvelles du jour. L'actualité n'était plus relayée que par les colporteurs, car c'était la manière la plus économe en énergie, par comparaison avec la télévision et les journaux.

Monté sur une pile de meubles et chariots qui trônait au bout de la place, Germain s'époumonait dans un vieux porte-voix rouillé :

– ON RAPPORTE PLUSIEURS PLAINTES CONCERNANT DES DÉGRINGOLADES DE CAISSES EN BOIS RUE DES MOULINS. LE GROSSISTE S'EST CASSÉ LA JAMBE GAUCHE POUR LA TROISIÈME FOIS CE MOIS-CI.

La déclaration était suivie de protestations multiples de la foule :

– C'est infernal, on ne peut plus circuler !

– Le chien de Madame de Paddy s'est fait aplatis comme une crêpe par un chariot abandonné qui a dévalé la rue !

– Quel dépotoir !

– S'IL VOUS PLAÎT, JE DEMANDE VOTRE ATTENTION ! SIGNALEMENT DONNÉ PAR LES AUTORITÉS. ON INFORME LA POPULATION DU QUARTIER DE L'ÉCROULEMENT SOUDAIN DU PONT-BATI DE LA RUE MADELEINE, SURVENU PENDANT LA NUIT. UNE SURCHARGE SERAIT À L'ORIGINE DE L'ACCIDENT QUI A PROVOQUÉ L'INONDATION COMPLÈTE DES ENVIRONS.

Des récriminations se firent entendre. Parmi le brouhaha général, un mouvement de foule commença à troubler l'assemblée. Du haut de son promontoire, Germain pouvait distinguer l'endroit d'où provenait l'agitation.

– Poussez-vous ! Pardon, excusez-moi, je dois rejoindre... Ôtez-vous de mon chemin ! Écartez-vous à la fin, laissez passer Monsieur le Maire !

À mesure que se succédaient les injonctions, on vit émerger de la masse un homme rondouillard. Il s'arrêta au pied de la tribune pour reprendre son souffle, tandis que ses hommes lui dégageaient un chemin jusqu'à Germain.

– SILENCE S'IL VOUS PLAÎT, MONSIEUR LE MAIRE A UNE DÉCLARATION À FAIRE !

– Chers amis, je voulais tout d'abord témoigner mon affection et mon soutien aux résidents de la rue Madeleine. Je leur souhaite du courage pour les jours à venir, qui verront se succéder travaux de déblaiement, d'assèchement et de reconstruction. Pour ce qui est des mesures que nous allons mettre en place, les voici présentées sans délais.

Il fit une courte pause, pour être sûr de bien capter l'attention de la foule.

– La saturation dont est victime notre monde n'est pas une nouveauté et chacun d'entre nous en subit le poids depuis maintenant plus de cinquante longues années. Malgré toutes nos tentatives de désencombrement, force est de constater que l'entreprise est lente et peu efficace. C'est pourquoi nous avons décidé de faire de la place par le vide, grâce à des entreprises de destruction et de démolition. Une liste a été dressée répertoriant les espaces les plus saturés qui menacent de céder sous le poids des objets. Ces structures seront dans un premier temps vidées de leur encombrants puis détruites, pour laisser place à de nouvelles habitations, en mesure de loger les nécessiteux. On ne compte plus les ruines désaffectées, les bibliothèques surchargées, les monuments qui envahissent nos places. Le quartier Félicien redeviendra un endroit où il fait bon vivre, où chacun sera libre de

déambuler sans craindre d'être renversé ou entravé par des bibelots sales et vieillissants. Nous reprendrons le pouvoir dans l'espace public !

Pris dans l'exaltation de son discours, le maire cracha presque ces derniers mots. Partout à ses pieds, des cris de joie et des applaudissements fusaient. La foule s'agitait dans tous les sens.

– Bien dit !

– Bravo !

Pendant que le maire quittait la tribune, Gédéon était effaré. Ce qu'il avait le plus redouté venait de se produire sous ses yeux. On allait détruire les objets. La gorge serrée en écoutant les acclamations que la nouvelle avait provoquées, il prit conscience qu'il était sans doute l'un des seuls à ne pas se réjouir. À la vue d'un groupe d'individus qui avaient entamé la démolition de la statue des Quatre Montmorency, Gédéon sentit monter en lui l'indignation. Il ne resterait pas impuissant à les regarder faire. Il convoqua Aurèle dans l'urgence et ils passèrent la fin d'après-midi à élaborer un plan.

– Gédéon, avait dit Aurèle d'un air solennel, tu vas trouver un endroit qui n'ait pas été exploré et où l'on ne penserait pas à aller chercher des objets. Tu les ramèneras ici avant que quiconque ne les trouve et ne les détruise. Quant à moi, je vais trouver un moyen qui prouvera à tous la nécessité de les conserver. Si nous agissons rapidement, tout pourra être sauvé.

C'est ainsi que Gédéon partit pour Carteret, sur les conseils d'un client dont la famille avait habité jadis une vieille maison pleine de souvenirs. La ville avait bien changé au cours des dernières années. Ancien Cap, comme l'appelaient les gens là-bas, était devenu un îlot désert, sur lequel s'amoncelaient ruines et déchets. Après l'engloutissement des maisons sur la corniche, les habitants avaient reconstruit la ville vingt kilomètres en arrière et se tenaient scrupuleusement à l'écart de la côte. Gédéon avait bravé les mises en garde générales et s'était aventuré en mer jusqu'au rocher. Il avait été étonné de rencontrer au milieu des décombres un vieil homme qui vivait là en ermite, pour la simple raison que personne ne lui avait parlé de lui. Ses cheveux filandreux et la pâleur de ses yeux lui donnaient l'air d'un spectre.

– Plus personne ne vient jamais ici, je vis seul depuis longtemps, avait-il expliqué en guidant Gédéon vers le cœur d'Ancien Cap. Avant j'habitais le sémaphore, mais avec les marées de déchets, la navigation s'est arrêtée et le phare a été démoli. Il ne reste plus rien, je suis obligé de me réfugier à l'intérieur de l'îlot.

Sous la surface d'Ancien Cap se cachait un dédale de galeries et de salles taillées dans la roche, dans lesquelles s'accumulaient des centaines d'objets cassés. Les derniers vestiges des anciennes habitations du Cap de Carteret se trouvaient au creux de cet îlot, qui les avait préservés du passage des tempêtes.

Il fallut beaucoup de temps pour que Gédéon parvienne à explorer l'ensemble de ce terrier gigantesque. Il avait fait la promesse de retrouver un bijou de famille et il commençait à comprendre l'ampleur de l'entreprise dans laquelle il s'était lancé. À mesure que les jours passaient, Gédéon devenait de plus en plus démoralisé.

– Le bijou a disparu, et parmi cette multitude de bibelots, il n’y en a pas un qui soit plus extraordinaire que les autres. Rien en tout cas qui parvienne à éveiller la curiosité ou à susciter l’émerveillement.

– Il y a un très beau perroquet empaillé dans la salle de la paroi est !

– Non, ce n’est pas ce qu’il me faut, se lamenta Gédéon. J’ai besoin d’un objet qui soit presque vivant, quelque chose qui provoque des cris, ou des rires, avec des couleurs flamboyantes et une foule de détails surprenants. Un objet si particulier que l’on s’étonne de l’avoir ainsi oublié...

L’ermite Séraphin posa sur Gédéon un regard soucieux.

– J’avais l’impression que vous vous faisiez du souci pour ce précieux collier que vous auriez pu remplacer sans mal. N’importe quelle babiole ayant appartenu à la famille aurait fait l’affaire. Mais si c’est le devenir des objets qui vous tracasse, alors là c’est une autre histoire...

– Oui c’est exactement cela ! J’ai promis à Aurèle de rapporter une chose si merveilleuse qu’elle réussirait à sauver les objets et la mémoire du passé d’un coup ! Mais il n’y a rien ici qui s’approche le moins de ce que j’espérais, et je commence à penser que je n’y arriverai pas...

Gédéon se laissa tomber sur une pile de vieilles valises, découragé.

– Je crois que le monde est bien vaste et je me sens tout petit à lutter pour la sauvegarde de son histoire.

– Vous vous illusionnez avec votre bonne volonté et votre ambition de grand justicier. S’ils ont décidé de détruire toutes ces vieilleries auxquelles vous tenez, ce n’est pas vous qui les en empêcherez. On n’arrête pas le progrès, comme on dit ! Ils démoliront les statues comme ils ont démolé mon sémaphore. Que la volonté de tous soit faite !

Gédéon ne voulait plus regarder Séraphin tant son discours fataliste l’agaçait. Mais il percevait malgré tout au fond de lui un soupçon de défaitisme qui grandissait.

Au matin du dixième jour, Gédéon fit une découverte inattendue. Parmi une collection de tasses ébréchées se trouvait une petite boîte de conserve avec une clé mécanique coincée dans le flanc. Gédéon l’examina entre ses doigts. La peinture s’effritait par endroit, laissant apparaître la rouille du dessous, ce qui n’augurait rien de bon concernant le mécanisme interne. Il tenta cependant de le mettre en route. Soudain, dans un bruit d’horlogerie, l’instrument se mit à vibrer et à émettre de la musique. Gédéon ferma les yeux et écouta en silence. Plus personne ne commercialisait de jouets de ce genre, il avait donc dû appartenir à un enfant il y a bien longtemps. C’est pourquoi la mélodie lui semblait insouciant et lointaine. Peut-être avait-ce été le jouet de monsieur Caumartin, son client. Il l’imagina alors, au creux de cette falaise dont les murs nus amplifiaient la musique. Moi aussi j’avais un jouet comme celui-là, se rappela Gédéon. Une sorte de grosse toupie multicolore qui tournait toute seule en chantonnant quand on remontait le mécanisme. Il se souvint que sa mère fredonnait l’air elle aussi et qu’il s’amusait à tourner sans cesse la clé pour remonter la toupie, afin que sa mère continue de chanter. C’était il y a des années et Gédéon n’avait plus pensé à tout cela. Pourtant,

le souvenir était vif et il croyait revivre la scène. La musique s'arrêta et il ouvrit les yeux. Apercevant Séraphin au bout de la salle qui méditait avec un sourire rêveur, Gédéon prit conscience qu'au lieu de l'angoisse et du désespoir qui l'habitaient depuis plusieurs jours, il éprouvait un grand bien-être. Mieux encore, il eut la certitude qu'il tenait entre ses mains un objet capable de remuer des émotions fortes.

Il quitta Ancien Cap le soir même, laissant derrière lui Séraphin et ses galeries pleines d'objets qu'il avait refusé d'abandonner. Sur le chemin qui le ramenait chez lui, la menace d'une tempête imminente le força à se hâter. Dans le quartier Félicien, le maire avait ordonné un regroupement général et les habitants passèrent la nuit au sein de la vieille église Polnius Marmagot. En prévision de sa destruction prochaine, elle avait été complètement vidée et pouvait donc abriter le quartier tout entier. La nuit fut mouvementée. La tempête balaya tous les amas de déchets ainsi que les restes du bûcher qui avait servi à brûler les livres de la bibliothèque. Les torrents de pluie s'ajoutèrent au tintamarre des objets emportés dans le vent.

Le lendemain, tout redevint calme et lorsqu'on osa jeter un œil hors de l'église, ce fut pour découvrir une place dévastée, figée sous une couche épaisse de poussière. Un homme se distinguait toutefois au milieu de ce désert inanimé. Il s'activait autour d'un haut monticule dont la forme paraissait incertaine. S'approchant, quelqu'un s'écria :

- La statue des Quatre Montmorency !
- On l'avait pourtant bien décrochée... Comment est-elle revenue ?
- Ce n'est pas moi qui te le dirais ! J'étais enfermé dans l'église toute la nuit et je n'ai rien vu !

La curiosité des uns et les exclamations des autres se firent de plus en plus nombreuses à mesure que les habitants s'approchaient de la statue. Gédéon, quant à lui, était toujours plié sur un morceau de ferraille qui dépassait d'un des côtés.

- Regardez là-bas ! s'exclama un garçon en pointant du doigt un endroit derrière Gédéon. En poussant de nouveaux cris de surprise, les habitants se dirigèrent vers deux longues tables qui traversaient la place de part en part, et sur lesquelles étaient disposés de nombreux objets. Aurèle, une louche dans une main, expliqua à leur intention :

- Les objets sont rangés selon leurs fonctions et leurs tailles. De ce côté, il y a la collection des casseroles, poêles, poêlons, faitouts, marmites. Ici, ce sont les boîtes : boîtes à chaussures, boîtes à dents, boîtes à bonbons, boîtes à mouchoirs. Il y a également des boîtes à outils plus loin, mais elles vont avec la collection des engins de bricolage.

- Ça par exemple ! Regardez cette cafetière, remarqua une vieille femme. Ma grand-mère avait exactement la même. À l'époque, on buvait du café plusieurs fois par jour. Quand j'allais chez elle, j'avais droit à un demi-bol servi avec un soupçon de lait.

- Moi j'avais une théière qui avait un petit trou et elle me permettait de servir deux tasses en même temps !

– Je m'étais brûlée la langue, une fois ! Impossible de boire chaud pendant plusieurs jours !

Tout à coup, on entendit s'élever une musique. Ébahis, les habitants virent la statue des Quatre Montmorency s'ébranler et tourner en émettant une petite mélodie. Au même instant, par un de ces coups du hasard que l'on prit pour de la magie, tous les lampadaires de la place s'allumèrent, ainsi que les lampes des maisons dont on percevait le faible halo à travers les fenêtres poussiéreuses. Cette fois, il y eut peu d'exclamations car chacun écoutait silencieusement la chanson. Au bout d'un moment, la voix de Gédéon vint perturber l'écoute générale :

– Nous avons réparé le générateur qui alimentait le quartier en électricité. Il avait été abîmé par la tempête. En fait, nous l'avons un peu amélioré. En actionnant cette grosse clé qui sert à remonter un mécanisme, la roue sur laquelle est posée la statue est entraînée, générant la production d'électricité ainsi que la musique que vous entendez. Le système à remontoir permet de réutiliser en boucle la même énergie.

– C'est ingénieux ! déclara quelqu'un.

– Il fallait y penser, dit un autre. On ne dépense rien.

– La statue est plutôt agréable à regarder, tout compte fait.

L'assentiment général fut suivi d'un silence, de nouveau interrompu par une voix rocailleuse :

– J'avais une boîte à musique qui diffusait la même chanson ! s'écria monsieur Caumartin qui s'approchait de Gédéon, ses yeux brillants traduisant une émotion profonde.

– J'en jouais le soir avant de m'endormir, pour me rassurer quand il y avait de la tempête sur le Cap, expliqua-t-il. Il prit la boîte dans ses mains et l'observa sous toutes les coutures, l'air attendri. Il y avait quelques bosses, la peinture s'écaillait mais le mécanisme fonctionnait toujours. Soudain, il releva la tête et demanda :

– Avez-vous retrouvé le bijou de ma mère ?

– Non, répondit Gédéon, il a sans doute été détruit. Monsieur Caumartin hocha la tête, l'air résigné. Autour d'eux, les bavardages prolongeaient la mélodie qui s'était arrêtée.

La vie avait repris son cours dans le quartier Félicien. Grâce à la bonne volonté générale, on avait fait du tri afin de conserver les objets ailleurs que dans les rues où ils subissaient les intempéries. Dans un vieil hôtel qui avait ainsi échappé lui aussi à la destruction, Metamorphia avait inauguré le musée « Très particulier ». Il abritait des collections d'objets divers que chacun pouvait venir admirer librement. Ce nouveau projet, dont on s'accordait à dire qu'il avait « révolutionné » la vie du quartier en y réinstallant de la place et de la bonne humeur, avait ouvert la voie à d'autres bâtiments similaires dans le reste de la ville. Les tas d'encombrants qui nourrissaient la colère des habitants étaient même devenus matière à discussion. Il n'était pas rare de voir deux personnes s'arrêter devant une boîte postale et entamer la conversation sur les cartes de vœux que l'on s'adressait autrefois pour la nouvelle année. Tous les soirs, quand l'horloge de la place du quartier Félicien sonnait

l'heure des lumières, Gédéon remontait la clé de la statue des Quatre Montmorency. Puis il appréciait le spectacle qu'offrait la place baignée de notes et de clarté. Et il souriait.

PAPIER PLUME

Aubéri SANSON

Leur vol cassait les rayons du soleil et parsemait sur nos joues creusées de minuscules tâches noires. De petits points dans un bleu uni. Une explosion. N'avait-on jamais connu l'amour avant de plonger dans leur danse ? Au-dessus de nos têtes, une ronde. D'abord lointaine puis de plus en plus grande, imposante, rituelle. Un message. Une pluie d'oiseaux qui nous brisait la nuque, portée par les poumons d'Éole. L'envie me prit de les rejoindre, leurs ondulations me rappelaient maman. Les jupes de maman qui frôlaient ses genoux quand elle se tournait brusquement vers moi. Une violence qui témoignait d'une légèreté sans nom que je retrouvais sans demande. J'accueillis alors les souvenirs de l'enfance. Respirer, voir, regarder, entendre. J'écoutai mais n'entendis rien. Je les suppliai sans un mot d'entamer leur canon. Rien. La ronde continuait. Rien. La valse s'approchait. Rien. On leur avait coupé la langue, à ces volatiles. Une chute d'oiseaux morts. L'émerveillement céda sa place au désespoir. Je fermai les paupières. Maman était pourtant bien là. Je la touchai, elle ne pouvait pas mourir. Elle taquinait mes pieds dans un souffle encore plus réel que le mien. Nous dansions, ses petits orteils posés sur mes chaussures. Je me la rappelais plus grande, plus forte mais mes mains ne trouvèrent qu'un petit corps chétif. Maman avait vieilli, elle aussi. J'entendis le fracas des ailes sur le goudron. Des flèches tirées du sommet de la voûte céleste. Deux, quatre, puis dix, puis plus encore. Dans un sursaut, mes yeux se réouvrirent. Il pleuvait sur moi des larmes étrangères. Les nuages, des oiseaux, du papier. Témoins d'une métamorphose, nous voyions descendre sur nous une quantité incommensurable de feuilles voyageuses. Les lettres fonçaient comme des météores, maman avait pris peur. Je pensais que j'allais me noyer, je ne savais pas nager. Personne ne savait nager. Nous nous regardions, comme des imbéciles, sans comprendre ce que cela voulait dire. Le vent ne soufflait plus, il aboyait. Il portait en lui les voix d'un ailleurs.

« C'est un traqueur, afin que vous ne vous perdiez pas. Suivez bien les lignes blanches, celles que vous voyez au sol. Au début c'est un vrai labyrinthe, mais rassurez-vous, on s'y habitue relativement vite. Et puis, avec toutes les restructurations... Voyez par exemple, tous les virages ont été supprimés, pour faciliter les courants d'air, vous comprenez ? » J'acquiesçai d'un mouvement de tête tout en suivant ce petit homme échevelé. Il pointait du doigt toutes sortes de choses, et d'hommes. Je tenais sous mon bras la blouse distribuée à l'entrée du centre. Elle n'était pas encore dépliée, j'espérais qu'elle serait à ma taille, tandis que mon laïusseur n'en finissait pas. Je suivais des yeux ses deux bras étonnamment minces, entrant presque en incohérence avec le reste de son corps. Les rares touffes de cheveux frisés qui lui restaient faisaient apparaître son crâne luisant sous les néons. « Ici, tout fonctionne grâce au travail à la chaîne, une organisation vieille

comme le monde, vous comprenez », il pouffa quelques instants. Ses dents étaient belles, trop peut-être pour être les siennes. « Nous sommes ici au secteur d'arrivage. Les supports sont vérifiés, testés puis apportés aux transporteurs, juste là-bas. Suivez-moi. » Ses petits pas m'agaçaient. Sa démarche traduisait un empressement joyeux. Il faisait bien son travail. Je peinais à maintenir entre lui et moi la distance adéquate pour percevoir tous ses mots. Il parlait en marchant, et moi je n'aime pas qu'on me parle en marchant. Ça essouffle. Quand je comprenais que ses lèvres bougeaient, je tendais mon oreille gauche vers lui, comme si cela allait faire une grande différence ou bien m'aider à avancer plus vite. « Les transporteurs s'occupent de déposer les boîtes au secteur pliage. Ce sont les plus nombreux, les plus vifs d'entre nous. J'ai moi-même été transporteur, il y a quelques années. » Je ne pus retenir un sourire. « Les plieurs travaillent ici, dans cette salle. On y compte quatre subdivisions : contenant, contenu, remplissage et rabattage. Ne soyez pas surpris du bruit, l'acoustique de cette pièce a été spécialement étudiée pour que la propagation des ondes soit optimale. Vous l'oublierez en quelques semaines. Et puis, cela fait belle lurette que l'homme ne perçoit plus les vingt mille hertz, n'est-ce pas ? » Il pouffa à nouveau. Je le regardai, sans un mot. Ma blouse était toujours comprimée sous mon coude. « Votre traqueur vous est nécessaire. Vous le rangerez à l'intérieur de votre blouse pour que la porte vous autorise l'accès, et que vous puissiez enclencher le mécanisme. Essayez donc. » Je tenais d'une main malhabile ce petit cube en verre. De l'autre, je secouai ma blouse pour l'enfiler. Ma seule préoccupation était de rester sur mes deux jambes. Quand la porte s'ouvrit, un frisson me parcourut. Je ne pouvais dire s'il était causé par l'immensité de la pièce, la taille de la table qui occupait l'espace, ou bien par la quantité d'individus qui s'agitaient. Le brouhaha me frappa le visage. Mon guide ne parlait plus. Je le savais car sa bouche restait fermée. Je venais d'entrer au CRM, Centre de Remise en Mouvement.

Après la Surtension Générale qui avait bouleversé la planète, notre société avait pris une tout autre forme : la croissance exponentielle de la population entraîna une saturation des grandes villes. Dans mes jeunes années, les informateurs parlaient « d'hyperlopoles » et les buildings avait réussi à défier les lois terrestres. Les plus riches dormaient dans les nuages. La médecine, et les scientifiques plus généralement, avaient fait d'incroyables progrès si bien que l'espérance de vie était de 182 ans, 6 mois et 2 jours. Les ingénieurs avaient réussi à automatiser la vie quotidienne. Les machines s'occupaient entièrement du travail. Ainsi, les taux de natalité et de mortalité ne s'annulaient plus, et cette demande d'énergie qui devenait de plus en plus intense chaque année causa d'immenses explosions, des effondrements, sans parler des incendies qui firent de trop nombreuses victimes. Tout le monde croyait revivre l'incident nucléaire qui réduisit en poussière un quart de l'humanité, trois siècles auparavant. À cette époque, les substances nucléaires avaient détruit une grande partie des espaces dits « naturels ». Le monde sauvage n'existait plus que dans les souvenirs de nos parents. La terre, telle qu'elle était, ne pouvait être exploitée. Il fallait recréer un monde, recommencer à zéro. Table rase.

À défaut d'avoir peuplé la Lune, l'Homme reconstruisit de toutes pièces sa Terre à lui. L'herbe, les arbres, la mer, le vent. La simulation reproduisait à l'identique les éléments naturels de l'Ancien Habitat. Même le temps avait changé d'apparence. Il paraissait plus lent, du moins c'est ce que nous répétaient nos aînés. La Surtension avait été moins brutale que l'accident nucléaire, mais traumatisante quand même. Pour éviter de nouvelles catastrophes, l'État décida de supprimer les outils automatisés, trop gourmands en électricité. Trop de risques.

Nos dirigeants jugèrent plus raisonnable de rendre à l'individu son importance dans l'économie collective, lorsqu'un homme présenta un prototype révolutionnaire : une machine capable de convertir une onde en énergie exploitable, c'est-à-dire capable de rentabiliser tout mouvement détectable. Une merveille. La musique, les déplacements du corps, la voix, les branches prises dans le mouvement du vent, les ondulations de l'eau, rendaient possible le fonctionnement de cette machine. Après quelques essais concluants, l'État racheta l'engin et en fit construire des milliers. En quelques mois, toutes les villes en étaient pourvues. Des lois furent votées pour la rendre obligatoire dans les habitations, les entreprises, les véhicules. Tout devenait prétexte au rendement et à « l'essor de l'économie collective ». Le mouvement était devenu la raison d'être de la politique. Le travail se réorganisa autour de lui. Se mouvoir pour être utile, pour servir.

Ainsi, le capitalisme étant un puissant moteur de déplacements physiques, la caste des Publicitaires prit rapidement le contrôle. Ils étaient accompagnés des Scientifiques, leur fournissant études et statistiques des Co.-Dé. – Constructeurs-Démolisseurs –, classe considérée comme majoritaire bien qu'elle ne regroupât pas le nombre le plus important d'individus. Elle était la plus utile au mouvement global puisque sa tâche était fondée sur la construction et la démolition de bâtisses et d'objets en tout genre. Le problème se posait pour les personnes physiquement plus faibles, celles qui ne pouvaient participer à l'intensité du mouvement ou qui, pire encore, le ralentissaient. C'est la raison pour laquelle le centre fut construit : selon un théorème relatif à l'espérance de vie des citoyens, la part d'immobilité d'un individu prendrait le contrôle sur sa part de mobilité à l'âge de 97 années, 6 mois et 8 jours révolus. Dès lors, l'entrée au centre devenait obligation. La science avait pu guérir de graves maladies, comme le cancer, elle avait réussi à soulager la plupart des maux physiques et psychologiques, mais elle n'avait fait que retarder la lente et inéluctable décomposition du corps. Il ne lui restait qu'à trouver un remède à la mort.

Le C.R.M., auquel personne n'échappait, était une véritable cocotte-minute. En un lieu restreint, la concentration d'individus produisant des mouvements, aussi faibles soient-ils, exerçait une pression suffisante pour que l'énergie totale du groupe puisse atteindre la moitié de celle produite par les Co.-Dé. Les sphères dirigeantes la jugeaient donc suffisamment rentable. Les habitants du Centre étaient surnommés les Immobiliers par certains, les Incapables par d'autres. Quoi qu'il en soit, le Centre offrait la sécurité du toit et préservait de la faim, choses qui n'étaient pas négligeables.

La main gauche attrape la feuille. La main gauche la transmet à la main droite. Les deux mains pincent les deux coins supérieurs. Premier tiers. L'ongle du majeur droit écrase la pliure. Les deux mains retournent la feuille. Les deux mains pincent les deux coins inférieurs. Deuxième et troisième tiers. L'ongle droit écrase la pliure. La main droite transmet la feuille au voisin. La main gauche attrape la feuille. Premier tiers. L'ongle du majeur droit écrase la pliure. La feuille écrase la main. Deuxième et troisième tiers. Le poignet craque. La main gauche du voisin attrape la feuille. L'ongle de la main droite racle le dos de la main gauche. La pliure est écrasée par l'ongle. Les deux mains retournent la feuille. Deuxième tiers. Les deux mains pincent les coins inférieurs. La feuille pince la main. La feuille se passe au voisin. La feuille mange la main. Troisième tiers.

La violence du bruit m'avait donné des acouphènes. Ils battaient le rythme que l'on suivait dans la salle de pliage. Mon silence était devenu sourd. Allongé sur mon lit, j'observais mon voisin de chambre. Les masques que nous devions porter la nuit étaient reliés à cette machine. Elle avalait nos poumons. Ce vieil endormi ronflait. Il travaillait bien.

Je ne pouvais pas dormir. Je comptais les soupirs de l'homme avec qui je partageais mon espace. Je me tournais dans tous les sens sans ignorer que mes gesticulations étaient enregistrées. Je me souvins que même les lits repéraient nos mouvements. Sans doute les concubins devaient-ils être rentables pour l'État. Un léger sourire se dessina sur ma face. À minuit, seules les consciences se reposent.

Tout le jour aussi je comptais, pour qu'avec l'habitude les mains soient entraînées. Nous suivions les démarches avec précision. Le pliage parfait demandait de la rigueur, surtout pour les doigts que nous avions. En une journée de travail, plusieurs milliers de lettres arrivaient au Centre. La lettre était le plus sûr moyen de communication. Et puis cela occupait les gens, il en fallait des facteurs. C'était bon pour faire du chiffre. Les feuilles avaient une texture particulière, qui n'était pas désagréable. La matière papier n'existait plus depuis longtemps, les arbres naturels ayant été utilisés jusqu'au dernier. On créa ces feuilles blanches, sécurisées par reconnaissance faciale : quand la lettre croisait le visage de son destinataire, l'encre apparaissait. Bien sûr, les lettres ne concernaient que les dirigeants de notre système. Il ne manquait plus que de joyeux larbins en guise d'intermédiaires.

Un matin, je vis apparaître mon nom en grosses lettres sur une des enveloppes qui passaient près de moi. « Impossible » pensai-je, hébété. Je froissai soudainement le papier dans ma main et le cachai dans la poche de ma blouse. Incompréhension totale. Peur immense. Qui pouvait m'écrire ? Je n'avais ni famille, ni connaissances. Quand s'alluma le voyant m'indiquant l'heure de ma pause-récupération de la journée, je me levai doucement et marchai jusqu'au local de repos. Je dépliai enfin le papier. Mes yeux ne me trompaient pas. Un homonyme, sans doute. La lettre indiquait une adresse hors de la ville ainsi qu'un plan pour retrouver une clef. Rien de plus. Je me rassis au travail. La lettre me brûlait la cuisse.

Je soulevai la trappe. Un tapis de fausses feuilles jaunies l'avait recouverte. La lumière extérieure vint mettre en évidence la poussière du temps. Je me penchai avec difficultés pour m'asseoir au bord de l'ouverture quand la semelle lissée de ma chaussure me fit dégringoler au fond du trou. La porte s'était refermée dans un grand fracas. J'étais mort. Enterré vivant. Enterré tout court. Enfin. Une vive douleur me frappa les lombaires. J'étais allongé sur ce qui me semblait être un tapis encrassé de terre. Une fois debout, mes pas accompagnèrent mes mains qui suivaient le mur. Mon genou gauche bouscula un meuble en bois. Je compris qu'il s'agissait d'un guéridon sur lequel reposait une lampe de chevet. Je trouvai enfin l'interrupteur. La pièce était minuscule : le tapis, qui avait amorti ma chute, couvrait un sol en tomettes. Au milieu, une table et trois chaises. Près de moi, un lit simple, bien fait. Je ne parvenais pas à comprendre où j'avais mis les pieds. Ma main serrait toujours la clef. Ma curiosité piquée, j'essayai de comprendre pourquoi j'étais ici. Les deux petits placards étaient vides. Je passai mes mains sur les murs blancs, jaunis par l'éclairage. Ne trouvant rien je finis par m'asseoir sur le lit. Mes yeux fixèrent la table. Qui l'avait apportée ici ? Qui était assez fou pour avoir creusé cet endroit ? Les interrogations se succédèrent. Je m'arrêtai un instant. Je n'entendais rien. Silence absolu. Plus un avion, plus une alarme, plus un mouvement. Rien. J'étais réellement seul, pour la première fois depuis des décennies. Je fis un bond et me mis à hurler de toutes mes forces. Toujours rien. La merveilleuse solitude. Le bonheur retrouvé. J'entamai une chanson. Elle me rappela ma mère. Je plongeai sur le lit et m'y étalai de tout mon long. Pas de machine. Liberté totale. J'éteignis la lumière. Je crois que je dormis quelques minutes. Mon dos ne me faisait plus mal. Je rêvais. Les yeux clos, je m'imaginai allongé dans l'herbe. Des vers luisants dessinaient des étoiles sur mon visage. Une, deux, puis trois constellations. Quelques étoiles filantes, une nuit enchantée. La vision paraissait réelle, mes yeux se réouvrirent. Au-dessus de moi, une pluie céleste. Le plafond s'était ouvert, j'accédai au royaume des rêves, aux secrets métaphysiques, fasciné. Je tendis le bras pour observer la forme de ma main à la lumière fluorescente des cieux. La douleur me reprit et m'arracha un gémissement. « Je suis bien vivant. Je ne dors pas », pensai-je soudainement. Je bondis, rallumai la lampe et fixai le plafond. Des lettres. Une quantité impressionnante de lettres qui formait une couche épaisse. Je détachai minutieusement chaque feuille. Les lettres en papier recomposé camouflaient de vieilles lettres, fragilisées par le temps. Je tenais avec émotion la sève d'un autre monde entre mes doigts.

Le refuge était devenu un besoin. Je respirai l'odeur du papier jauni qui se mêlait à toutes celles liées à l'enfance. L'herbe coupée. Les effluves du percolateur de la cuisine. Les crayons taillés dont les copeaux nous rappelaient le tutu des danseuses. Je lisais les lettres, jour après jour, en prenant le temps. Mon temps. Je me disais que les autres avaient oublié leur temps à eux, celui qu'on possède, auquel on donne un sens selon nos envies. Les lettres manuscrites me déroutaient alors de la linéarité de nos existences, imposée par la démesure du système capitaliste.

Il faisait beau ce jour-là lorsque je terminai enfin mes lectures. Je saisis une feuille entre l'index et le pouce et la déposai devant moi d'un seul geste. Divine

mélodie. Je pliai la feuille et la transformai en crapaud. Une autre devint un éléphant. L'enfant que j'étais me sourit. De toutes mes forces, je fis voler un avion de papier qui s'écrasa au sol. « Les ailes des oiseaux devaient sans doute avoir une utilité », pensai-je en observant ce cadavre de papier. « Un oiseau au sol. Ça attire le regard, ça interroge. Ça immobilise. » Je bondis de mon siège. « Casser la machine. Je dois casser la machine. Les vieilles lettres casseront la machine ! » Dès lors, il me fallait des oiseaux. Plein d'oiseaux, à faire voler, pour que tout le monde les regarde, que tous s'arrêtent. Cela me prit plusieurs semaines. Je passais mes soirées à plier mes volatiles, à donner des ailes aux voix inscrites sur le papier. Je trouvai un sac en toile dans lequel je déposai avec délicatesse mon dur labeur. De petits êtres dans leur coquille, bientôt livrés aux nuages. Il fut un temps où les cigognes volaient encore.

On frappa à la porte. Mon corps se raidit. Quelqu'un m'avait-il suivi ? Les coups s'intensifiaient. Je sentis mes yeux sortir de leur orbite. Je saisis le sac et fit un pas en avant. Instinctivement, je retins ma respiration. Le fracas cessa. Les minutes parurent des heures. Je voulus serrer la poche dans laquelle j'avais déposé la clef. J'y plongeai la main et en sortis mon traqueur. « On me cherche », pensai-je, « Ils me trouveront ». En une seconde, je m'enfuis par la trappe. Dehors, personne. Mais une voix résonna : « Vous ! Cessez tout mouvement ! » Je m'engageai dans le premier chemin qui s'ouvrit à moi. Les pas se rapprochaient. Ils étaient plusieurs, au moins une dizaine. Il n'y avait pourtant que moi à chasser. Le chemin se rétrécissait et la pente devenait de plus en plus raide. Mes chaussures adhéraient mal au sol. Je courrai comme je n'avais jamais couru. La vieille souris poursuivie par dix matous. Perdu d'avance. Je me baissais pour éviter les branchages, artificiels mais bien réels. Mon souffle se perdait. Je ne savais pas où me mènerait ma course. Un arbre retint le sac en toile qui pendait sur mon dos. Le vent était contre moi, je trébuchai. La vieille sacoche avait été entaillée. Je sentis dans mon ventre les vibrations du troupeau adversaire. Continuer, toujours. Mon cœur ne suivait plus. Je compris que le chemin suivait le relief d'une colline qui surplombait la ville. L'immensité du paysage me donna le vertige – ou bien était-ce l'effort physique ? Mes jambes ne s'arrêtèrent pas. Je tenais sur moi des milliers d'autres voix qu'il fallait faire entendre. « Immobile ! » entendis-je. Ils étaient là. Je vacillai. J'eus à peine le temps de gémir quand, à quelques mètres, j'aperçus les grosses bouches en métal servant à reproduire les alizés. Sans réfléchir, j'y balançai le sac éventré.

Au-dessus de moi, une danse. Les lettres avaient repris leur liberté, elles fuyaient nos regards, de peur d'être capturées. Il pleuvait du papier. Tout s'arrêta. Mon corps se relâcha de soulagement. Quand mes yeux se réouvrirent, les lettres avaient recouvert mes jambes. Je me retournai. Les policiers lisaient, immobiles. Plus un bruit. Le vent se calmait. Les deux hommes levèrent les yeux et me fixèrent. Au loin, une alarme, puis deux, puis dix, puis cent. Le monde lisait, enfin. Il retenait son souffle. Les machines entraient en défaillance. Les oiseaux chantaient.

